POLICIENTE DE LA CONTROL DE LA

FOOLUS Vonditions four four four four four four four for a parisien or Farisien or Farisien and Farisien and



Lire, pages 6 et 7, notre enquête sur les escroqueries dont sont victimes trop fréquemment les automobilistes.

4 - / (- -Sanglant

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉ-DENTS. — Vieillard taciturne,

ESUMÉ DES CHAPITRES PRECES

DENTS. — Vieillard taciturne,
mais qui sait cependant s'intéresser aux femmes, le milliardaire J. Cought est en croisière avec des
invités. Deux jeunes femmes sont successivement violentées et assassinées. Ces
forfaits paraissent signés par un criminel
sadique appelé le vampire et que recherchent loules les polices. Le vampire est-il à
bord? Le détective Ruggle mène l'enquête.
Lu ferreur rènne parmi les passagères, La terreur règne parmi les passagères, d'autant plus que J. Cought se refuse à escaler où que ce soit. Une mutinerie a été étousjée, mais, sous le coup de l'émotion, une passagère, Mrs. Beacon, est devenue folle. Le D' Demours prend des précau-tions extraordinaires pour protéger Gladys Hugh. Cependant, le vampire parvient à s'introduire dans la cabine de la jeune fille et le jeune médecin ne parvient qu'avec peine à sauver celle qu'il aime. Pendant que la chasse au criminel s'organise, les deux jeunes gens s'abandonnent à leur amour...

XVII (1).

L'offensive sournoise



AUBE avait apporté un peu d'apaisement à la tempête, quand Charles Demours quitta la cabine de Gladys Du seuil, il contempla longuement la jeune fille qui dormait : une teinte rosée avait succédé, sur ses joues, à la pâleur et une quiétude souriante habitait ses traits.

Le médecin envoya un matelot monter la garde devant le hublot, sur le pont-promenade, et il se résolut, quant à lui, à ne pas quitter la coursive. Il se promenait de long en large depuis une demi-heure, quand court la celund

parut le colonel.

Le père de Gladys venait évidemment d'apprendre l'attentat auquel sa fille avait échappé de justesse durant la nuit. Sa moustache était plus hérissée que jamais et il màchonnait encore des jurons qui, soutenirs sans doute de sa carrière militaire. venirs sans doute de sa carrière militaire, ne le cédaient pas en vigueur à ceux em-ployés couramment par le capitaine Ready. Cette fois-ci, il tendit la main au Fran-

— Pour ce que vous m'avez demandé hier, accordé, Vous vous êtes acquis des droits imprescriptibles, docteur. — Laissez-la dormir, conseilla Demours. Elle a besoin de repos après une nuit pa-

«Doublement!» pensait avec quelque gêne

Le colonel Hugh, les mains dans poches de sa robe de chambre, donnait des épaules, tantôt à droite, tantôt à gauche, contre les cloisons de la coursive.

Vous devez, vous aussi, être fatigué, docteur «Doublement!» pensa la conscience du

.. Allez vous étendre. Je prends la garde à votre place.

— Ma foi! j'accepte volontiers, mon co-

lonel. Et je crois qu'on ne me reverra pas avant le déjeuner.

Avant de regagner sa cabine, Charles Demours poussa néanmoins une pointe jusqu'à la passerelle, mais n'y rencontra pas le capitaine Ready.

Il est allé se coucher il y a une heure.

lui déclara le second lieutenant, mais, si vous voulez voir M. Ruggle et M. Bert, vous les trouverez sur le pont des embar-

Le détective et le secrétaire de James Cought se promenaient, en effet, non loin du roof de la T. S. F. Demours n'eut pas besoin de poser une

question pour voir que rien de nouveau ne s'était produit.

— Les recherches n'ont rien donné, gro-gna Ruggle. Mais rien de rien... — M. James Cought a-t-il été mis au courant?

Bert réprima un sourire ironique et ré-pondit affirmativement par un mouvement du menton.

— Qu'a-t-il dit

Le sourire de Bert s'accentua :

— Il a dit que tout cela était très ennuyeux et qu'on ne serait pas tranquille tant que toutes les femmes du bord n'au-

tant que toutes les femmes du bord n'auraient pas été assassinées par le vampire,
— Qu'est-ce que signifie cela?
Ce fut Ruggle qui répliqua:
— Je crois que M. Cought veut dire par là que le vampire va trop lentement en besogne à son gré... Il voudrait déjà que toutes ses invitées aient été exécutées pour pouvoir recouvrer sa tranquillité.
Charles Demours s'indigna.

Charles Demours s'indigna ;

— Mais c'est à se demander quel est le plus horrible monstre des deux : le vampire ou M. James Cought,

 Moi, je pencherais pour M. Cought, dit John Ruggle d'une voix très douce. Bert dévisagea les deux hommes et son ton se fit glacial.

Je crois, messieurs, que vous vous lancez dans des considérations déplacées.
 Et, tournant les talons, il se dirigea vers

John Ruggle sifflota un fox à la mode, puis sortit de sa poche une étroite bande de soie rouge. Le médecin s'en empara avec

— Un lambeau du pyjama M¹¹e Hugh!

 Oui, je l'ai trouvé dans la coursive qui conduit aux appartements de M. Cought. Charles Demours était devenu très pâle. Une flamme meurtrière dansa dans son

— Oh! la conclusion de cette affaire serait si nette, si simple...

— ... Si vous pouviez acquérir une cer-titude ? Hum. N'oubliez pas que de nombreuses personnes ont pu pénétrer, cette nuit, dans la coursive en question...

Le Français rentra chez lui en zig-zaguant plus que de coutume. Et, pourtant, la violence du roulis avait sensiblement di-minué. Mais il se sentait les jambes incer-

taines d'un homme ivre.

Un sommeil coupé de cauchemars s'appesantit sur lui dès qu'il se fut allongé.

Quand il se réveilla, le yacht paraissait immobile. D'un bond, le médecin fut hors de sa couchette et il courut au hublot, prêt à croire que le White Arrow était amarré à quelque wharf. Hélas! l'immensité marine que que mari, rielas i l'immensite marme lui apparut, telle qu'il l'avait vue la veille et il se rendit compte que le navire conti-nuait sa route, mais l'océan était d'huile et le yacht glissait à sa surface sans un tressaillement...
Il regarda l'heure. Midi moins vingt. Le

temps de passer sous la douche, de se raser et s'habiller. Midi cinq. Charles Demours était impatient de voir

Gladys et il courut jusqu'à la salle à man-

Elle était encore vide et Joe s'en mon-

Ci-contre : Sa moustache était plus hérissée

— Tout le monde est encore au bar, dit-il. Depuis que M. James Cought ne prend plus ses repas avec ses invités, il est impos-sible d'avoir de la régularité dans les ser-

Sans plus écouter les doléances du maître d'hôtel, le médecin rejoignit le bar. Gladys était là et, à l'entrée du jeune homme, son beau visage s'illumina. Elle lui donna la main comme si elle se donnait tout entière, et Demours souffrit de ne pouvoir étreindre fougueusement ce corps: adoré. Mais tous

ces importuns papoteurs...

Les passagers le félicitaient d'avoir réussi à empêcher un affreux forfait et le Français remarqua la gaieté de M me Bentham. La belle brune, d'ordinaire écrasée par la terreur, ressemblait à ces fleurs dont la corolle, repliée durant la nuit, s'épanouit la corolle, repliée durant la nuit, s'épanouit joyeusement au premier rayon de soleil... Elle avait retrouvé son éclat, sa poitrine dardait plus glorieuse que jamais, et ses lourdes hanches avaient repris leur lascive nonchalance. Charles Demours comprit : jusqu'à cette heure, Mme Bentham se considérait comme la première victime conveitée par le vampire al l'attentat commission de la première de l'autentat commission de la première de la commission de la première de l'autentat commission de la première de la commission d voitée par le vampire et l'attentat commis contre M^{III}e Hugh lui donnaît à penser que Gladys serviraît encore de cible avant elle. Son égoïste soif de vivre puisaît dans cet espoir la joie qu'elle était impuissante à cacher.

Joe vint relancer une fois de plus ses con-vives récalcitrants et parvint enfin à leur faire abandonner le bar. Tout le monde, aujourd'hui, était à table et même Honington — qui avait si bien réussi dans son désir de se faire oublier qu'on en venait à s'étonner de sa présence. Charles Demours ne quittait guère Gla-

dys des yeux et les regards des deux jeunes gens se souriaient même quand ils sem-blaient participer à la conversation géné-rale. Avec une reconnaissance qui éveillait

des remous au plus profond de sa chair, le Français contemplait les cernes bleuis qui des yeux de la jeune fille faisaient des yeux

de femme.

Après le repas, les passagers allèrent s'étendre sur le pont. Les stewards avaient enfin pu ressortir les chaises longues. Le médecin, lui, se dirigea vers l'infirmerie où, dans la salle des malades transformée en prison, le lieutenant Campbell pouvait réfléchir à la tristesse de son destin. Il n'avait cesse le temps dans la matinée d'aller pas eu le temps, dans la matinée, d'aller refaire le pansement de l'officier et il s'acquitta de sa tâche avec un silence gêné. Dans le fond, il avait pitié de Campbell, mais

que pouvait-il pour lui ? Comme le lieutenant avait de la fièvre, Demours alla jusqu'au minuscule labora-toire attenant à l'infirmerie et il prépara

une potion calmante, Il s'assura ensuite que les autres blessés de la mutinerie n'avaient pas besoin de ses soins et il revint sur le pont-promenade. Gladys s'était assoupie dans son fauteuil et le colonel Hugh, allongé sur le transat voisin, fumait béatement un des cigares que James Cought faisait fabriquer spéciale-

ment à la Hayane. Charles Demours résolut d'aller chez lui et d'y écrire quelques lettres à destination de la France. Quand partiraient-elles ? Mys-tère. Mais il avait besoin de crier à quel-qu'un la joie de ses flançailles et de son

Amour...

La fatigue l'engourdissait un peu et il éprouva le besoin de réagir. Il prit dans son armoire une bouteille de gin et un verre, puis regagna son bureau. Il chanton-

L'évocation des cernes bleuis de Gladys l'émut et il leva son verre à ses lèvres après le simulacre d'un toast à l'absente. Puis il songea qu'une photographie de la jeune fille, sur ce bureau, serait une idéale com-



pagnie et il résolut de lui en demander une dans l'après-midi. Mais...

Charles Demours venait de froncer les sourcils. Ses, pupilles s'agrandirent comme sous le coup d'une épouvante soudaine et

C'est impossible... A force de vivre dans le crime, je vais être victime d'obses-

Ses regards s'étaient fixés sur le verre qu'il tenait à la main. Et sa main tremblait.

J'ai dû me tromper, fit-il encore.
Il porta de nouveau le verre à sa bouche, aspira un peu de liquide sans l'avaler. Alors le palit et précipitamment, se leva et alla il pâlit et, précipitamment, se leva et alla cracher dans le lavabo.

Dieu! serait-ce donc vrai?

Un léger fourmillement s'étendait sur

Un léger fourmillement s'étendait sur sa langue et sur les muqueuses buccales. Le médecin analysait ses sensations.
L'aconitine! souffla-t-il.
Sur le bureau, le verre, presque intact, était posé à côté de la bouteille de gin. Charles Demours promena autour de lui un regard de bête traquée.

On a voulu m'empoisonner! Mais qui ? Et pourquoi ?
Ses pensées tourbillonnaient. Il évoqua stone, le radio-télégraphiste.

Stone, le radio-télégraphiste.

Lui aussi, on l'a tué, mais peut-être savait-il quelque chose. Moi, je ne sais rien... En quoi puis-je être dangereux pour le mouetre ? le monstre ?

Il songea brusquement à Gladys et crut

Oui, c'est peut-être cela... J'ai em-pêché le crime de s'accomplir la nuit der-nière... Je suis l'obstacle à supprimer, en quelque sorte..

quelque sorte...

Le sang-froid lui revint sur-le-champ.
Il n'était pas seul en jeu... Il y avait Gladys. Se saisissant de la bouteille qui contenait l'alcool suspect, il la cacha sous sa veste et quitta sa cabine.

Il fant que je sache... que je sois sûr.
Les passagers du White Arrow se laissaient aller à la torpeur de cet après-midi chaud et lourd. Le médecin put arriver jusqu'à son laboratoire sans rencontrer personne.

Il posa la bouteille, retira sa veste et se nit au travail. Prenant deux éprouvettes, il versa dans chacune d'elles quelques centimètres cubes du gin, puis alla chercher deux bouteilles sur une étagère. L'une de ces bouteilles contenait de l'acide sulfurique, l'autre de l'acide azotique. Le docteur versa

On avoulu m'empoisonner, mais pourquoi?



Les passagers du White Arrow se laissaient aller à la torpeur de cet après-midi.

un acide différent dans chacune des éprou-

vettes. Évidemment, murmura-t-il... Sous l'action de l'acide sulfurique, le liquide, devenu jaune brun clair, passait lentement au violet. Dans l'autre éprouvette, se trouvait maintenant un liquide verdâtre.

Aucun doute n'est possible, une forte dose d'aconitine a été infroduite dans mon

gin.
Charles Demours jeta avec lassitude le contenu des éprouvettes et les rinça. Deux coups frappés à la porte le iirent tressaillir.

Entrez!
C'était John Ruggle. Le détective regarda le Français avec étonnement.

J'ai entendu du bruit dans le laboratoire et j'ai été intrigué, car je vous croyais dans votre cabine. Que diable faites-vous, alchimiste navigant? plaisanta-t-il en montrant les éprouvettes.
Demours eut un sourire forcé.

Pessaie de savoir simplement à

J'essaie de savoir simplement à quelle sauce je serai mangé... On voulait m'accommoder à l'aconitine...

— Qu'est-ce que vous me racontez là?

Qu'est-ce que vous me racontez la ? Charles Demours raconta brièvement dans quelles conditions il venait de frôler la mort. L'Anglais, éberlué, en avait laissé s'éteindre sa pipe.

Mais ce n'est plus seulement un vampire que notre homme! s'écria-t-il. C'est une entreprise de destruction générale...

Ouvrant une petite armoire, le médecin prit un minuscule bocal et le considéra atlentivement.

— Il y a ici de l'aconitine cristallisée et c'est dans ce bocal qu'a dù être prélevé l'échantillon qui m'était destiné.

— Comment se fait-il qu'il y ait de l'aconitine à bord?

l'aconitine à bord ?

— La pharmacie du White Arrow est extraordinairement bien fournie, mon cher, et je me demande ce que mon prédécesseur pouvait bien faire de certains des produits qui y sont représentés. Pourtant, en ce qui concerne l'aconitine, la présence du poison n'a rien d'anormal. Employée sous forme de pilules à la dose de un demimilligramme, l'aconitine est un précieux calmant dans les affections cardiaques, la goutte, le rhumatisme et même les névralgies simples. gies simples.

obligé de faire dissoudre auparavant?

Tout porte à croire que les cristaux ont été jetés directement dans le gin. L'aconitine, qui se dissout très difficilement dans l'eau, se dissout parfaitement

dans l'alcool. Le médecin replaca le bocal dans l'ar-

moire.

— Il vaut mieux ne pas parler de cet in-

oident, n'est-ce pas ?

John Huggle rallumait sa pipe.

— Quelle chance vous avez eue de ne pas boire votre verre d'une lampée comme un digne Américain... — Oui.

Et le jeune homme pensa que, s'il n'avait pas bu plus avant, c'est que l'image de Gladys, avait brusquement arrêté sa main... « Sa photo, songea-t-il, aura été un talisman pour moi avant même qu'elle m'ait été

GEORGES VIDAL, (A suivre.)

LE BANDIT ENSORCELEUR

PROCHAINEMENT :



est chargé cette semaine, est chargé cette semaine, de débrouiller une af-faire particulièrement troublante de lettres ano-nymes dont vous trouve-rez l'exposé plus loin. Nous publions d'abord, la solution de l'énigme dont Vindex entretint les audi-teurs du Poste Parisien teurs du Poste Parisien vendredi 19 mars et dont il fut question

dans notre précédent numéro. Voici les conclusions du rapport de Vin-

LE VOL D'UN
DEMI-MILLION
EXPLIQUÉ
PAR VINDEX

plice du voleur. Mais je savais pertinemment
que, grâce à elle, j'allais découvrir le malfaiteur. Je voulais savoir, avant tout, à qui
elle avait l'intention de faire cadeau d'une
Ibéro-Penza. Ces « favorites » de milliardaires sont toutes les mêmes. Au lieu de
profiter seules des libéralités qui leur sont
consenties par un richissime « protecteur », profiter seules des libéralités qui leur sont consenties par un richissime « protecteur », au lieu de mettre de l'argent de côté pour leurs vieux jours, elles se montrent ridiculement généreuses avec celui qu'elles aiment vraiment, disons le mot : avec leur gigolo. M¹¹⁰ Janine ne fait pas exception à la règle. Un gigolo n'est pas toujours un voleur. Il a une situation délicate, dont beaucoup de jeunes gens s'effarouchent, si d'autres l'envient. Il profite indirectement d'un argent qui est le prix d'une prostitution plus ou moins déguisée. Mais c'est affaire de conscience. Je n'ai pas à faire ici le procès des gigolos.

« Je m'étais renseigné sur M¹¹⁰ Janine. Je

le procès des gigolos.

« Je m'étais renseigné sur M¹¹» Janine. Je
savais qu'elle avait un faible pour les jeunes
gens grands et blonds et je savais qu'à
diverses reprises elle a été escroquée par
de forts élégants garçons, aussi beaux que
peu scrupuleux. De là à supposer que le
vol avait été commis par un greluchon...

« Mais M¹¹» Janine refusait de me renseimer le n'ai eu augune peines à l'y sem-

rensame Janne refusait de me rensei-gner. Je n'ai eu aucune peine à l'y con-traindre. Voici comment. Il suffisait d'examiner la façon dont le vol des cinq cents mille francs s'était produit pour affirmer que le gigolo avait eu comme com-plice une autre femme que M¹¹⁶ Janine. plice une autre femme que M^{11e} Janine. Et ne pouvait-on pas admettre que ladite jeune femme était une seconde maîtresse du gigolo? Je n'ai eu qu'à faire vibrer la corde sensible de la jalousie pour déclencher la colère de la favorite du prince hindou. Rageusement, elle m'a livré le nom et l'adresse du trop charmant jeune homme auquel elle voulait faire don de l'Ibéro-Penza

«La Police Judiciaire est intervenue à temps pour arrêter le gigolo et retrouver le demi-million à peine écorné. Il a avoué, dès son premier interrogatoire qu'il dési-rait depuis longtemps changer son roadsrait depuis longtemps changer son roads-ter américain pour une superbe Ibéro-Penza. Ayant décidé M¹¹e Janine à obtenir de l'Agha de Mysoda les crédits nécessaires et apprenant que le milliardaire allait remettre cinq cent mille francs en billets à sa maîtresse, il avait imaginé le vol que nous avons conté. Il pensait que

Le mari est complètement désemparé.



UN DRAME CAUSÉ PAR DES LETTRES ANONYMES ANONYMES dienne était un martyre à cause des lettres ano-nymes qu'elle recevait, a cherché l'oubli de

ses souffrances dans le suicide. Elle n'est heu-reusement pas morte et on espère la sauver. ses souffrances dans le suicide. Elle n'est heureusement pas morte et on espère la sauver. Mais il y a trois autres victimes, d'abord le mari, complètement désemparé, ensuite sa jeune secrétaire, Mue Vergade qui, à la suite de ce scandale, a vu son fiancé, la troisième victime, l'abandonner. Mue Dangicourt, en effet, avant de chercher à se donner la mort, a publiquement accusé Mue Vergade d'être la maîtresse de son mari. Le fiancé l'a cru, et le plus abominable dans cette affaire, c'est qu'il s'agit sûrement d'une affreuse méprise. Une enquête minutieuse faite par Vindex établit l'innocence de la jeune fille qui vit avec ses parents, et qui est au-dessus de tout soupçon. Malheureusement, les lettres anonymes reçues par Mue Dangicourt étaient si formelles que la femme de l'industriel n'avait pas hésité à se rendre plusieurs fois à l'usine d'Ivry pour reprocher, avec éclat et devant témoins, à Mue Vergade d'être la maîtresse de son patron. Vindex soupçonne un employé de l'usine fort

Le vendredi 26 mars, à 20 h. 35, la sta-tion radiophonique de Poste Parisien porte à la connaissance de ses milliers d'auditeurs une communication relative à la cinquième énigme de *Police-Magazine*. Nous donnons ci-après l'essentiel de cette communi-cation.

Mme Dangicourt, femme de l'industriel d'Ivry dont l'existence quoti-

a jeune fille. Elle infilitali M¹¹⁰ Vergade sans aucune relenue, employant des mots orduriers. Elle a même voulu frapper la secrétaire. C'est moi qui l'en ai empêchée.

QUESTION. — M^{mo} Dangicourt faisaitelle de fréquentes allusions, dans ses propos, aux lettres anonymes? Donnait-elle quelques indications sur leur contenu?

Réponse RÉPONSE. — Elle n'appuyait ses accusa-tions que sur ces lettres. El il lui eût été diffi-cile d'ailleurs d'appuyer lesdites accusations sur autre chose. QUESTION. — Vous estimez donc, vous, personnellement, que l'attitude de M^{11e} Vergade à l'égard de M. Dangicourt ne pouvait donner prise à aucun soupçon?

RÉPONSE. — Parjaitement. M. Dangicourt n'a jamais été un patron coureur. Il a cen mitour de lui des employees (cell idies)

eu autour de lui des employées fort joties et de mœurs faciles. Il y a dix aus que je suis dans la maison, je n'ai jamais remarque de la part du patron la plus petite familiazes équivoque vis-à-vis d'une employée, Quart à M^{ne} Vergade, elle était d'une correction, absolue absolue. QUESTION. — Mais, vous qui avez en tendu Mmº Dangicourt parler des tettres anonymes, pouvez-vous me journir des précisions sur elles? RÉPONSE. — Les lettres accusaient, paraîl-l, M^{the} Vergade d'avoir formé le projet de Sousser le patron au divorce afin de pouvoir l'épouser. Elles prétendaient encore que M. Dangicourt avait fait avorter M^{the} Ver-pade l'année dernière dans une clinique.

Voici quelques détails sur ces scènes : INTERROGATOIRE QUESTION. -- Mme

gand elle est venue la dernière fois à l'usine?
Réponse. — Elle prétendait surtout que son mari demeurait seul avec M^{11e} Vergade,

après le départ des employés non pas pour s'occuper d'affaires urgentes, mais uniquement pour rester en un lête à-tête amoureux avec la jeune fille. Elle injuriait M¹¹⁰ Vergade

DU CHEF COMPTABLE

Dangicourt a-t-elle formulé des accu-

numes

M me Dangicourt.

l'Agha, généreux comme il l'est a ec l'éfemmes, verserait quand même le demi-million à M¹¹º Janine et qu'il aurait ainsi double bénéfice. Mais il ne songeait pas que je réussirais à le démasquer. J'ajoute que la petite femme de la banque, la jolie fille qui sait si bien... tomber, médite en ce moment, à la Roquette, sur le dangerqu'il y a à se rendre complice d'un vol. »

Le lecteur qui a deviné l'énigme et a été classé premier est désigné à l'émission du Poste Parisien du vendredi 26 mars de 20 h. 35. Son nom et ceux des trente autres lecteurs qui ont gagné chacun une partici-pation à la Loterie Nationale seront publiés dans notre numéro de la semaine prochaine : nº 332, 4 avril.

L'ENLÈVEMENT
DE CLAUDE GRANGIER

La troisieme énigme de Police Mail

gazine concernant l'enlèvement du petit Claude Grangier et dont la solution a été publiée dans le numéro de la semaine dernière (21 mars) nous a valu 1.186 cartes postales d'auditeurs du Poste Parisien et de lecteurs de Police-Magazine.

LISTE DES GAGNANTS

M. Louis Berger, à Nanterre, qui s'est le plus rapproché de ce chiffre et qui a envoyé la solution exacte a gagné UN BILLET DE LA LOTERIE NATIO-NALE, qui va lui être adressé. Les dix autres lecteurs dont les noms suivent ent gagné chaeur un divième de

suivent ont gagné chacun un dixième de billet de la Loterie Nationale: MM. Robert Petil, Saint-Léger; E. Lu-tinier, Douai; Maurice Leleu, Reims; Fernand Duvivier, Saint-Amand-les-Eaux; Ro-land Tilot, Bagnolet; M^{me} E. Terrasson, Nersac; M^{11e} J. Gournaux, Vernonnet; M^{me} Bourguignon, Beauvais; MM. Lucien Maşure, Paris; Gaétan Lécrivain, Clermont-en-Garonne

Les vingt lecteurs dont les noms suivent

ont gagné chacun un vingtième de billet de la Loterie Nationale : MM. Burger. Beaune ; Joseph Bousquet, Paris ; Roger Caillol. Latrugnière ; M ** Thé-Paris: Roger Caillot, Latrugnière; M me Thérèse Lemoine, Coupvray-par-Esbly: MM. Vollaire Lefort, Bezons; Roger Girard, Grenoble; Georges Rimbaul, Aulnay-la-Rivière; V. Sauze, Reims: Léon Vallet, Beauvais-en-C¹n; Eugène Gozillon, Margut; L. Champarier, Belfort: G. Pain, Saint-Pourçain: Raymond Corvisier, Reims; Florent Camoin, Chambéry; Pussacq, Bordeaux; Rémy André, Caen: Maurice Beaussart, Hersin-Coupigny; René Zenon, Bourges: M men René Roy, Belfort; Croissant, Villiers-Charlemagne

amoureux de Mue Vergade et dont elle a anioureux de Mar Vergate et dont elle a repoussé les avances depuis longtemps. Ce personnage ne dissimule pas l'affection qu'il ressent pour sa collègue, mais il nie être l'auteur des lettres anonymes. Il est impossible de comparer l'écriture de l'employé soupçonné avec celle des fameuses lettres car ces dernières ont été détruites lettres, car ces dernières ont été détruites par M^{me} Dangieourt. M^{ne} Vergade est à ce point démoralisée qu'elle songe, elle aussi, à se suicider.

RAPPORT
DE VINDEX
Une fois de plus, des lettres anonymes ont causé d'effroyables ravages. Mme Dangicourt est mourante. En tout cas, si on la sauve, ce qui n'est pas prouvé, elle sera encore longtemps malade des suites de son empoisonnement. M. Dangicourt ne quitte empoisonnement. M. Dangicourt ne quitte pas le chevet de sa femme, il est désespéré et ne s'occupe plus de son usine. M¹¹e Vergade n'a pas reparu à l'usine; et je préfère cela, car ses parents, chez qui elle vit, peuvent au moins la surveiller étroitement. L'ex-fiancé de M¹¹e Vergade, qui avait toute confiance en estre dernière personé moits. confiance en cette dernière, persuadé qu'on s'est moqué de lui, formule les pires imprécations contre celle à qui il allait donner son

Il refuse de croire à son innocence. Des employés de l'usine lui ont raconté les scènes épouvantables qui se sont déroulées, lorsque M^{me} Dangicourt est venue repro-cher à la jeune fille d'être la maîtresse de

Mile Vergade a bien fait un séjour dans une clinique l'an dernier, mais c'est pour être opérée de l'appendicite. Le patron avait payé tous les frais de l'opération, ce qui constituait aux yeux de Mme Dangicourt une preuve éclatante.

QUESTION. — C'est tout ce que vous savez?

Mme Dangicourt a-t-elle montré les lettres aux pours de ces seènes piclentes?

Annymes au cours de ces scènes violentes?
Les a-t-elles lues à haute voix?
RÉPONSE. — Jamais. M. Dangicourt demandait à les voir. Elle répliquait: « Je m'y refuse. Ce sont les seules preuves que je possède de ton infamie. Vous pourriez les détruire, toi, et la garce. »
Ce m'il v a de plus singulier dans cette.

Ce qu'il y a de plus singulier dans cette pitoyable affaire, c'est que personne, sauf Mme Dangicourt, n'a vu les lettres qui ont déclenché le drame. Au cours de mon en-quête, j'ai également appris que M^{me} Dan-gicourt se plaignait de recevoir fréquem-ment des dénonciations chez elle, par télé-

Plusieurs personnes m'ont confirmé ce renseignement. Mme Dangicourt avait même fait des confidences à sa femme de chambre à ce sujet. Elle déclarait notamment que ces appels téléphoniques étaient tantôt faits par un homme, tantôt par une femme

C'est la première fois que quelqu'un met en cause une femme. M^{me} Dangicourt a bien tenu le propos. Je m'en suis assuré, en questionnant sa femme de chambre qui

est montrée catégorique. La domestique m'a même déclaré tex-



Mme Dangicourt avait publiquement accusé M11e Vergade d'être la maîtresse de son mari.

tuellement : Madame me disait : « Ne vous mariez pas. Les hommes font trop souffrir les femmes. Vous voyez : à l'usine, tout le monde est au courant des débauches de Monsieur. Les ouvriers, les ouvrières en font des gorges chaudes. J'en ai la preuve parces communications téléphoniques qui sont faites par une voix masculine ou par une voix féminine. D'ailleurs, je ne reconnais pas ces voix. Donc, il y a quantité de personnes à l'usine qui sont fixées sur les mœurs de Monsieur. »

Cette déposition est intéressante parce qu'elle semble bien établir qu'il y avait au moins deux personnes qui donnaient à M^{me} Dangicourt des coups de téléphone anonymes. On peut supposer par conséquent que ces mêmes personnes écrivaient les lettres dénonciatrices.

quent que ces mêmes personnes écrivaient les lettres dénonciatrices.

J'ai enquêté très sérieusement dans l'usine. Je n'ai pu recueillir la plus petite accusation contre M. Dangicourt et Mne Vergade. Pensant que les ouvriers et les employés pouvaient se défier de moi et désiraient ne pas être mêlés à une aussi vilaine histoire, je me suis servi d'un procédé fort usité par les policiers. Tandis que j'interrogeais officiellement le personnel, deux de mes collaborateurs faisaient de leur côté une enquête aux heures des repas chez les marchands de vin et restaurateurs des environs de l'usine. Toutes ces enquêtes, la mienne et celles de mes collaborateurs, aboutissent aux mêmes résultats ; à aucun moment dans l'usine, on n'a porté d'accusations sur le patron et sa secrétaire.

Le diffamateur n'avait même pas l'excuse de dire la vérité. Mme Dangicourt faisait erreur, quand elle tenait à sa femme de chambre le langage que j'ai rapporté. Mais la jalousie prédispose une épouse à accueillir, les yeux fermés, les insinuations les plus mensongères. Or Mme Dangicourt était d'une jalousie très développée, j'en ai acquis la conviction. Dès les premières années de son mariage, M. Dangicourt en a souffert.

Tout cela ne me conduit pas au coupable. Il y a bien le jeune homme que tout le

Tout cela ne me conduit pas au coupable. Il y a bien le jeune homme que tout le monde soupçonne. Je le dénommerai jusqu'à nouvel ordre M. Alfred, ce qui n'est pas son nom. Il a fait la cour à Mne Vergade et, vous le savez, ne s'en cache pas. Il aime encore la secrétaire. Il m'a déclaré les larmes aux yeux:

— La pauvre fille. Elle ne m'aime pas et c'est dommage, parce que moi, je ne crois pas à ce qu'on a raconlé à Mme Dangicourt. Je réponds d'elle.

Il est fâcheux que l'état de Mme Dangicourt soit si alarmant. Il faudrait contraindre M. Alfred à téléphoner à la femme de l'industriel. Reconnaîtrait-elle sa voix?

M. Alfred vit à Ivry, chez de petits rentiers qui l'ont pour pensionnaire depuis cinq ans. Chez ces rentiers, il n'y a pas le téléphone.

M. Alfred est un gorson très rengé. Il

qui l'ont pour pensionnaire depuis cinq ans. Chez ces rentiers, il n'y a pas le téléphone.

M. Alfred est un garçon très rangé. Il rentre à des heures régulières et ne sort pas le soir. Il emploie tous ses loisirs à écouter la radio dans sa chambre.

Tandis qu'il était à l'usine, j'ai visité son logement. Rien n'est fermé à clef. J'avais besoin d'effectuer cette petite... perquisition, pour compléter le jugement que j'ai porté sur l'amoureux de M¹⁰ Vergade. Je veux dire le deuxième amoureux, car il y a un premier amoureux — en établissant une hiérarchie dans l'affection.

Au fait, cet amoureux, le fiancé, n'a-t-il rien de précis à déclarer ? Ne serait-ce pas lui, par hasard, l'auteur des lettres anonymes ? N'aurait-il pas inventé toute cette effroyable machination pour reprendre dignement sa liberté ? L'hypothèse vaut d'être étudiée. J'appellerai, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, ce garçon M. Louis. Je me suis efforcé en premier lieu de déterminer si M. Louis n'avait pas quelque idylle qui l'aurait incité à se débarrasser de M¹¹⁰ Vergade.

De ce côté également, j'ai abouti à des résultats tout à fait édifiants. M. Louis adorait M¹¹⁰ Vergade. Il appartient à une famille bourgeoise très collet monté et qui ne badine pas avec les principes. Sa rupture avec la secrétaire de M. Dangicourt lui a vraiment été dictée par les circonstances. Il ne veut pas se déshonorer en épousant une « catin ». Le mot est de lui. M¹¹⁰ Vergade a eu le tort de lui raconter les scènes de l'usine. La franchise n'est quelquefois pas à recommander, avec certains êtres chatouilleux sur le chapitre de l'honneur.

de l'usine. La franchise n'est quelquefois pas à recommander, avec certains êtres chatouilleux sur le chapitre de l'honneur.

M. Louis a voulu contrôler les propos tenus par sa fiancée et est venu à l'usine. On fui a confirmé ce que lui avait dit M¹⁰ Vergade. Quand M^{me} Dangicourt a tenté de se suicider, M. Louis n'a plus voulu attendre davantage et il a rompu les fiançailles.

Ses parents l'ont approuvé lis étaient

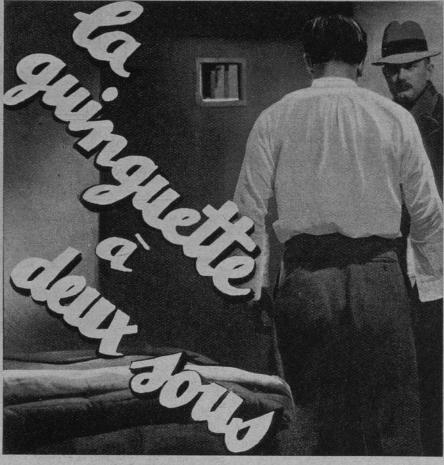
Ses parents l'ont approuvé. Ils étaient pourtant heureux de son prochain mariage avec M^{11c} Vergade. Ce que leur a raconté

avec M^{11c} Vergade. Ce que leur a raconté leur enfant a suffi pour qu'ils considèrent désormais le mariage comme impossible. Je me suis rendu à la clinique où les médecins essayent d'arracher M^{me} Dangicourt à la mort. Une infirmière m'a rendu le service d'attirer M. Dangicourt dans un bureau mis à ma disposition par la Direction

En m'apercevant, M. Dangicourt a voulu fuir. Je lui ai barré la route. Cet homme peut seul m'aider à remettre en ordre tous ces éléments que je viens de rassembler. Il a eu un mouvement d'humeur pour me lancer : C'est votre métier, après toul. A vous

de découvrir la vérité.

Je lui ai fait observer que non seulement l'existence de M^{me} Dangicourt était menacée, mais qu'il y avait encore celle de



Mile Vergade qui me paraissait en danger. J'ai précisé qu'en l'état actuel de l'enquête il était le personnage le plus qualifié pour m'aider à conclure, cette conclusion pouvant avoir les conséquences les plus inattendues. Je me suis excusé de lui imposer ce nouveau martyre, mais je me suis montré très ferme

Notre conversation s'est prolongée long-

Nous ne publierons la suite du rapport

de Vindex que la semaine prochaine. Ci-dessous, des questions précises sont posées. Voulez-vous y répondre en exerçant le plus judicieusement possible votre perspica-

Pour les lecteurs et auditeurs de Paris et banlieue, la date limite de réception des réponses est fixée à mardi 30 mars, midi, Exceptionnellement pour nos lecteurs et les auditeurs du Poste Parisien habitant la province, l'Algérie, la Tunisie, le Maroc, la Suisse, l'Angleterre, la Belgique, la date est reportée au mercredi 31 mars, midi.

Le lecteur qui nous donnera la solution la plus exacte et qui s'approchera le plus du nombre de réponses reçues gagnera :

Un Billet de la Loterie Nationale

Nous attribuerons ensuite à chacun des dix lecteurs qui se classeront immédiatement après :

Un dixième de Billet de la Loterie Nationale

Puis à chacun des vingt lecteurs qui se trouveront placés à la suite : Un vingtième de billet de la Loterie Nationale

Vendredi prochain 2 avril, à 20 h. 35, en écoutant notre émission du Poste Parisien, vous connaîtrez la solution résumée de cette énigme policière.

Puis vous apprendrez le nom du lecteur classé premier.

classé premier.

La solution paraîtra également, mais, cette fois, détaillée dans le numéro de *Police-Magazine* du 4 avril. Les noms de tous les

gagnants seront publiés dans le numéro de Police-Magazine du 11 avril.

Vendredi prochain 2 avril, écoutez à 20 h. 35, sur l'antenne du Poste Parisien, l'émission de Police-Magazine au cours de laquelle le perspicace, le grand policier Vindex vous exposera une nouvelle énigme policière angoissante, dont vous trouverez le détail dans Police-Magazine du 4 avril.

CONDITIONS D'ENVOI DES SOLUTIONS

CONDITION ESSENTIELLE. — Afin de faciliter le dépouillement des solutions qui devra s'effectuer très rapidement, nous n'accepterons que les envois par carte postale (affranchissement à 0 fr. 40).

Toute solution nous parvenant sous enveloppe, même ouverte, sera annulée. Inutile de nous donner des indications détaillées, il suffit de répondre sommairement à ces cinq questions :

- 1º Nombre de réponses reçues ? (Cette question sert à départager les ex æquo.)
 2º M. Alfred est-il l'auteur des lettres ? (Répondre par oui ou non.)
 3º M. Louis est-il l'auteur des lettres ? (Répondre par oui ou non.)
 4º Pourquoi Mme Dangicourt n'a-t-elle voulu montrer les lettres à personne ? (Répondre en peu de mols.) 5º Nom et adresse.

Voici maintenant le modèle réduit d'une carte postale qui vous indique comment nous désirons que vous rédigiez votre réponse ; il est inufile de recopier le texte des questions figurant à titre d'exemple sur le modèle ci-dessous : se contenter d'indiquer le numéro des questions.

CARTE POSTALE 1º Nombre de réponses reçues ?_ o fr. 40 2º M. Alfred est-il l'auteur des lettres? (Répondre VINDEX 3º M. Louis est-il l'auteur des lettres? (Répondre par oui ou non.) Police-Magazine " 4º Pourquoi Mme Dangicourt n'a-t-elle voulu montrer les lettres à personne ? (Répondre en peu de 3, rue Taitbout, PARIS (IXe) 5º Nom et adresse.

Aucun bon de concours n'est nécessaire. Les envois recommandés seront refusés.

TRÈS PROCHAINEMENT:

Police-Magazine"

PUBLIERA UN CHEF-D'ŒUVRE DE

Georges SIMENON

Le maître du

Roman policier

Photos truquées en prison



Le plus curieux est qu'il a été monté dans un pénitencier par deux condamnés, avec la complicité d'un gardien et celle d'un photographe établi à Buffalo.

L'auteur principal est Théodore Larson, condamné pour meurtes à l'emprisones

condamné pour meurtre à l'emprisonne

ment à vie.

Remarquablement intelligent et d'une éducation tout à fait supérieure, Larson avait été chargé par la Direction de s'occuper, sous la surveillance du gardien Schultz, du service anthropométrique.

Un aide lui avait été adjoint dans la personne du prisonnier Frank Fowler qui devait être prochaînement libéré.

Schultz, dont Larson s'était gagné les faveurs, procurait à ce dernier des revues illustrées, spécialisées dans tout ce qui touche au théâtre et au monde des artistes. Larson y avait soigneusement découpé les

Larson y avait soigneusement découpé les visages de deux cantatrices sur qui il avait décidé d'exercer un chantage éhonté.

Sur ses indications, le même Schultz s'était abouché avec un assez louche photographe de Buffalo, Peter Kosteros qui, sous le manteau, faisait commerce d'images obscènes, C'est sur ces photos que travaillait Larson lait Larson

Il adaptait très méticuleusement les têtes des cantatrices aux nudités les plus osées, prenant ensuite clichés de ces photos

Le procédé, du reste, n'a rien de nouveau.

Mais c'est ici que commence le chantage
auquel le quatrième complice, Frank
Fowler, devait se livrer dès sa sortie de

Il avait pour mission d'approcher les deux étoiles, de mettre les épreuves sous leurs yeux et de leur proposer la remise des clichés moyennant la forte somme, s'engageant à les détruire en leur présence.

Affolées par la crainte d'un scandale si les photos étaient clanderinement per les protes des protes de la production proposition.

les photos étaient clandestinement ven-dues par l'entremise du photographe Kosteros, les deux actrices ne pouvaient man-quer de s'exécuter.

Les sommes ainsi extorquées devaient alors être dûment partagées entre les quatre maîtres chanteurs au prorata de leur parti-

Pris de peur au dernier moment et envi-sageant un nouvel emprisonnement si le coup était raté, Frank Fowler préféra « manger le morceau ». Il révéla tout le complot à la Direction, dénonçant ceux dont il s'était fait le complice.

Schultz et Kosteros furent aussitôt arrêtés et Larson, du service anthropométrique, réintégra sa cellule.

Tous trois attendent maintenant de passer en jugement.

Quant à Fowler, gracié de ses derniers jours de prison et libre aujourd'hui, il n'a plus rien à redouter des représailles du trio de maîtres chanteurs.

ACCIDENTS

matière d'accidents, les tribunaux ont coutume de faire preuve d'une juste sévérité. Le plus souvent, l'auteur mérite sa condamnation et les juges ont raison de le rappeler à la prudence par une amende et l'octroi à la victime d'importants dommages-intérêts. dommages-intérêts.

Cependant, il arrive que magistrats et inculpé sont trompés par d'habiles escrocs qui savent exploiter à leur profit les lois et règlements.

et réglements.

Il existe des individus qui vivent de l'accident. Il en est qui se sont constitué de petites fortunes (parfois — il faut le dire — à la suite d'un geste volontaire), grâce au désarroi, aux scrupules, à la trop excessive mansuétude d'un automobiliste compale d'une maladresse d'une simple coupable d'une maladresse, d'une simple négligence, ou d'une seconde d'égarement.

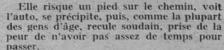
Voici quelques cas qu'il nous a été donné d'étudier sur les agissements des « profiteurs de l'accident

. .

Nous sommes en novembre, dans le voisinage de Lille, sur un de ces mauvais chemins vicinaux reliant deux bourgades, assemblages de corons de briques aux toits

Une voiture roule à vitesse réduite :
une quinze-chevaux de lignes harmonieuses,
pilotée par le directeur d'une filature. La
femme et les trois enfants de l'auto mobiliste essaient de s'intéresser au paysage
grisâtre lavé d'eau. Tout à coup d'un grisâtre lavé d'eau. Tout à coup, d'ur sentier transversal, sort une vieille et claudicante bonne femme chargée d'un ballot d'herbes plus gros que sa chétive per-

Six témoins : sept-cent cinquante francs d'in-demnité. Il n'avait eu que trois poils de moustache grillés.



passer.

M. X... n'a pas de place pour contourner l'hésitante, il freine et la paysanne en profite aussitôt pour s'élancer sur le parechoc de l'auto. Un cri... Par bonheur, la voiture a stoppé net, ses deux pneus avant tout contre la victime, qui a roulé sur ellemême avec une sèrie de brefs gémissements d'oiseau.

En un clin d'œil, toute la famille X... a mis pied à terre. On relève la pauvre femme, on la met debout, elle y reste, ouvre

un œil, puis l'autre; regarde ces gens et ces enfants qui l'entourent:

— Eh bien ? fait, angoissé, le conducteur.

— Mais... j'ai... j'ai pas de mal, répond

la vieille...

— Ah, tant mieux! Vous nous avez fait une belle peur, s'écrie, avec un grand soupir de soulagement, Mme X... Mais vous avez été secouée, ma pauvre femme. Montez dans la voiture, nous allons vous reconduire chez vous.

Sur la grande route, un cabaret reçoit

tout le monde. La victime, durant le court trajet, ne se plaint de rien, elle a même ri et plaisanté avec les enfants. Néanmoins, pour descendre, en présence de l'auber-giste, elle exhale quelques petits cris, émet trois ou quatre phrases qui n'ont l'air de

— Heureusement que je vous ai vus à temps... Si je n'avais pas fait attention, vous me passiez dessus... « Ce que j'ai roulé, quand vous m'avez

tamponnée !... Tiens, ma jambe me fait plus mal que

je ne croyais..

je ne croyais...

Nous avons eu un accident, à ce que je vois, constate le*cabaretier.

Et la vieille de secouer la tête avec vingt grimaces douloureuses...

Le vin chaud, la petite gnole, pourtant, lui font assez vite oublier les « douloureux tiraillements de sa cuisse »... Quand le patron de l'estaminet a le dos tourné, elle parle de sa vie, par bribes... Elle est aves sa fille et son gendre, dans sa ferme. Elle a quatre petits-enfants, « tout pleins miquatre petits enfants, a tout pleins mi-gnons a. Ah! ce petit monde, un vrai

plaisir de voir ça pousser...

Aïe... Aïe... Le cabaretier revient. La vieille arrête son débit pour émettre une série de plaintes soudaines et revenir à l'accident... demander encore un peu d'al-cool, le boire avec des spasmes de martyre. M. et Mme X... décident de ramener la fermière chez elle sans plus attendre. Il faut les efforts combinés de deux hommes pour la rasseoir sur la banquette. Mais, durant la fin du voyage à loutes

hommes pour la rasseoir sur la banquette. Mais, durant la fin du voyage, à toutes les questions concernant son état, elle répondra que « ce n'est rien, qu'elle a des rhumatismes, par moment, qui la travaillent. « Enfin, voilà la ferme. La cour en est vide. D'un pied lèger, la vieille est descendue ; elle fait une cinquantaine de pas vers les poulaillers, en clôt les portes, car les volailles sont rentrées, elle revient prendre son paquet d'herbes et procède, sans perdre une minute, à la distribution, jusqu'au moment où un homme monté sur un cheval de labour s'encadre dans le porche. de labour s'encadre dans le porche.

C'est le gendre. Il n'a pas fait la moitié du chemin menant aux écuries que la victime des X... est tombée par terre en se rou-lant avec des cris affreux, des appels lamentables, des gestes accusateurs visant les automobilistes qui ne com-prennent rien et demeurent béants de surprise et d'inquiétude. Un médecin est mandé

> gendre effrayé; réticent, il constate, sur les ins-tances et les plaintes de la grand'mère, une ecchymose au mol-let droit, et il ajoute: — Pour qu'elle souffre à ce point, il faut craindre des contusions internes.
>
> — Je vais

en toute hâte par

vous laisser une demnité. propose

alors M. X... Voyons... Trois cents francs !
Cela va-t-il ?
Saisis presque au vol les trois billets de
banque disparaissent sous le traversin de
la victime dont les plaintes emplissent
maintenant la chambre.
Quelques jours plus tard, la visite du
gendre enleva à M. X... toutes les illusions
qu'il aurait pu garder.

— Ma belle-mère est très mal. Je vais
être obligé de vous faire un procès, dit
l'homme. A moins...
Le chiffre parut si gros à l'industriel
qu'il rompit sur-le-champ les pourparlers.
Mais, en compagnie d'un de ses amis, il
se rendit deux jours plus tard à la ferme.
Cette fois, la « victime » leur apparut en
train d'atteler un cheval à une charrette.
Le harnais sur les épaules, elle apostropha les arrivants.

Vous ellez me fiche le camp d'ici.

Le harnais sur les épaules, elle apostropha les arrivants.

— Vous allez me fiche le camp d'ici, s'écria-t-elle. Espions! Bandits! Assassins! Écraseurs!

Ils durent s'en retourner.

Et, lorsque, trois mois plus tard, l'affaire fut évoquée devant le tribunal, en dépit des témoignages de son ami, l'automobiliste s'entendit condamner à onze mille francs de dommages et intérêts. La déposition du cabaretier et les certificats médicaux, nourtant pleins de mesure avaient.

stion du caparetier et les certificats médi-caux, pourtant pleins de mesure, avaient motivé la décision du juge. Quant à la plaignante, elle continue à se porter à merveille. Elle court sur sa soixante-quinzième année et cette affaire remonte à 1931.

Nous pourrions citer vingt exemples du même genre.

du même genre.

En voici deux qui n'ont pas besoin de développements considérables:

Le 27 février 1933, un taxi renversait rue de. Richelieu une femme d'une trentaine d'années. On la releva. Elle avait une jambe ensanglantée, elle fut immédiatement transportée à l'hôpital.

L'interné déconvrit autour du membra

L'interne découvrit autour du membre blessé des débris de bois et des parcelles d'un tissu épais qui l'intriguèrent un ins-tant, mais dont il s'empressa de se débar-rasser pour isoler et aseptiser la plaie. Le tibia était assez fortement atteint : une fracture du second degré. Quant aux chairs, elles offraient une apparence des plus elles offraient une apparence des plus Interrogée, la victime, une couturière

du nom de Carmen W..., d'origine rou-maine, mais vivant depuis de longues années en France, répondit qu'elle avait eu des varices « dans le temps », mais n'en avait jamais été incommodée. Elle guérit en quelques

causes exactes de l'accident ne purent pas être complè-tement éclair

Il se trouva un témoin pour déclarer qu'il croyait bien avoir vu M^{ne} W... des-cendre d'une voiture du côté

ассоцти, prit avec les marques du plus profond désespoir son fils entre ses plus bras. Il sem-blait fou.



de la chaussée et tomber presque aussitôt devant le taxi incriminé :

— Mais il faisait très sombre à cet endroit-

là, la circulation était intense, je ne peux rien affirmer...

rien affirmer...

— Nous réclamons soixante-dix mille francs pour le préjudice, déclara l'avocat dès le début de sa plaidoirie, M¹⁰ W... allait contracter un beau mariage, son fiancé a rompu, car îl ne veut plus d'une boîteuse... Notre vie est brisée comme l'a été notre jambe, ou peu s'en faut...

La couturière quitta l'audience avec une allocation de 42 000 francs, qu'elle toucha dans la quinzaine suivante.

Aujourd'hui, elle ne boîte plus. Elle a épousé le fameux fiancé qui ne voulait plus d'elle avant le procès. Ce garçon n'eut d'ailleurs jamais de métier avouable. Il aide son épouse à gérer la maison de rendez-vous qu'elle à acquise avec son indemnité.

indemnité.

Et les intimes de ce ménage de débrouîl-lards vous diront très bien que Carmen



RAPPORTENT

s'était grièvement blessée en tombant d'une échelle, dans son logement, sa jambe ayant frappé avec force contre l'arête d'un tiroir à charbon entr'ouvert; que, le len-demain, elle eut le courage de s'offrir à l'accident, réglé de main de maître par son s fiancé » et que mise entre les mains « flancé », et que, mise entre les mains d'un habile avocat-conseil, son affaire obtint le résultat que l'on a vu parce qu'on avait su en tirer tout le parti possible, code en main.



Le cas du jeune Henri L..., âgé de huit ans, est encore plus effarant peut-être. La famille L..., composée du père, de la mère et de deux mioches turbulents, vivait dans une petite maison bien près de tomber en ruines, sur le bord de la route nationale de Paris à Antibes, à proximité du villeur de Pigny.

nationale de Paris à Antibes, à proximité du village de Rigny.

Quelques travaux entrepris à la journée de côté et d'autre, un peu de braconnage et pas mal de menus larcins permettaient à Z..., alcoolique invétéré, de faire vivre sa femme et ses enfants.

Vint l'hiver. Le tâcheron vit successivement tous ses employeurs refuser ses services. Le froid retenait au gîte lièvres et perdreaux. Les champs et les clapiers ne donnaient plus rien. Que faire?

Une nuit, L... eut une idée. Le lendemain, il détacha son chien, une malheureuse

il détacha son chien, une malheureuse bête aux côtes en cercles de tonneau et le fit courir devant sa porte. Les gosses, amusés par les bonds de l'animal heureux d'avoir sa liberté, le houspillèrent, se lan-çant à sa poursuite sur la route, en tous

calmement, attendit... Les jours suivants, la même scène se renouvela. Dans l'après-midi du 9 décembre, l'acci-

dent se produisit.

Une petite camionnette rapide, conduite

par un jeune homme, déboucha de la brume à quarante à l'heure. Elle heurta le plus jeune des gamins au beau milieu de la chaussée. Le petit corps décrivit une trajectoire de plusieurs mètres pour retomber lourdement sur le sol.

Le chausseur stoppa cinquante mètres plus loin, après avoir, par miracle, évité l'écrasement du malheureux gosse étendu inerte sur sa ligne de marche... Il éclata en sanglots devant la misérable chose.

L..., accouru, prit, avec les marques du plus profond désespoir, son fils entre ses bras. Il semblait fou.

Pourtant, il se laissa convaincre de l'ur-

gence d'emmener aussi vite que possible le malheureux gamin à l'hôpital du chef-lieu. Durant trois semaines, Henri L... demeura entre la vie et la mort. On parvint cependant à le sauver. Mais l'enfant restait infirme.

Les juges condamnèrent le « coupable » à un mois de prison avec sursis, cent francs d'amende, vingt-cinq mille francs d'indemnité.

Il devait, en outre, servir une pension annuelle de seize cents francs au jeune Henri, sa vie durant, à moins que l'état des membres disloqués ne s'améliorât par la suite...
Mais, dira-t-on, comment accuser le père

d'avoir cherché cet accident profitable? On ne l'en aurait pas accusé si, dix-huit mois après cet accident, on n'avait jugé à Lyon des parents tortionnaires. Lui était un marchand de peaux de lapins établi dans le quartier populeux de la Croix-Rousse elle, une friteuse installée le jour sous un auvent de la rue de Marseille.

sous un auvent de la rue de Marseille.

Un des petits martyrs conta aux juges comment ses parents avaient un jour gagné beaucoup de « billets bleus » grâce à un bon tour imaginé par le père.

— Mon frère Henri, dit-il, était battu tous les jours parce qu'il était bancal. C'est pourtant lui qui a procuré des sous à papa... Papa nous avait conseillé, quand on était à Rigny, de jouer sur la route en courant après le chien... Il a même embrassé Henri quand c'est qu'on nous a apporté les sous...

«Puis, un soir qu'il était ivre, il a raconté le truc à un de ses copains. Maman le savait aussi... Ça ne l'empêchait pas de nous donner à manger des croûtes de pain dur et de nous attacher avec des cordes pour qu'on aille pas traîner dans la rue... comme avant..

paya alors son crime antérieur. Il fut condamné à cinq ans de réclusion. Sa femme, enceinte, s'en tira avec treize mois de prison.

Toutes les combinaisons des escrocs à l'accident ne sont pas aussi dramatiques.

Certaines tiennent plutôt du vaudeville. Les grandes villes, l'État, les riches compagnies constituent pour les as de la resquille légale d'excellentes « vaches à lait », qui sont abondamment mises à contributions, dès que les circonstances

le permettent. L'an dernier, la municipalité de Nice était poursuivie par

une dame à laquelle nous conserverons l'anonymat. Cette personne, fort honnête ménagère, veuve d'un petit employé, pas-sant avenue de la Victoire, prit le talon de sa chaussure entre les tiges parallèles d'une grille servant à l'aération d'un réduit souterrain

Comment s'y prit M^{me} Z... pour dégager son pied ? Peut-être avec un tantinet de nervosité, une pointe d'affolement. Elle se contorsionna si bien que sa cheville fut soumise à un double travail de torsion et de traction, ce qui pravoque une douleur.

de traction, ce qui provoqua une douleur violente et soudaine.

M** Z..., étant parvenue à s'arracher de la grille, rentra clopin-clopant chez elle, se banda la jambe, puis conta son accident

à une voisine:

— Vous en avez une veine! lui dit celleci. Moi, avec une aventure pareille, je ferais deux billets comme un sou...

— Vous plaisantez!
— Allez voir M° B... de ma part, je vous dis qu'il y a une mine d'or dans votre

entorse.

M^{me} Z... se tâta le pouls. Elle n'y découvrit pas la fièvre; cependant elle ne devait pas tarder à surmonter ses scrupules.

B... l'écouta, prit des notes : Il nous faudrait des témoins.

— Heu! Heu! Je crois que la mar-chande de journaux ambulante... et aussi le commissionnaire du coin de la rue de

France...

— Il suffit, je les convoquerai. Maintenant, madame, un conseil: mettez-vous au lit en rentrant. Vous avez bien pris une voiture, je suppose, pour venir me voir?

— Non, le tramway.

— Faites la dépense d'une voiture, et prenez le numéro du chauffeur... je vous le recommande instamment.

Passons sur le travail remarquable de

a fait tellement de bruit, sans que la Ville en prenne ombrage, que tout le monde vous parlera à Nice de la chance de M^{me} Z... et des talents de son conseil, M^e B..., dont le cabinet ne désemplit plus.



Le bon Rodolphe Topfer disait d'un habile homme : « Il feignait de feindre afin de mieux dissimuler ».

Cet aphorisme est instinctivement ap-

et apnorsme est instructivement appliqué par les escrocs à l'accident.

« L'accident du terrassier » est d'un rapport si magnifique qu'en 1923 trente médecins à Marseille furent inculpés de faux, d'escroqueries et d'abus de confiance pour avoir délivré à des professionnels de la blessure des certificats... mettons

L'accident ! Mais c'est la manne céleste pour le commerçant dénué de scrupules et que de mauvaises affaires ont amené au bord du gouffre.

Souvenez-vous de ce fourreur de Montmartre dont la boutique brûla deux jours ayant une terrible échéance. La compaavant une terrine echeance. La compa-gnie paya largement les dégâts, le fourreur semblait tiré d'affaires lorsqu'une dénon-ciation avertit la police que l'incendie ne s'était pas déclaré tout seul. Coût : trois

ans de prison.

L'accident! C'est aussi le refuge du gars qui ne « s'en ressent guère » pour tirer ses deux ans de régiment. Une courroie de transmission à l'usine vous prend l'in-dex de la main droite, comme par hasard...

Elle prit le bras tout entier de Pierre A..., l'année dernière, un peu avant la date du conseil. Mais le malheureux mourut dans des souffrances atroces...

Le petit margoulin dégoûté de sa-vieille voiture asthmatique, s'il a le cran de se risquer sur le passage d'un « douze tonnes », pourra, — le petit ayant toujours le bénéfice de la sentence contre le plus gros, c'est une règle — obtenir le remplacement de

on tacot par une voiturette neuvé. Un monsieur eut en cours de l'été dernier la chance inouïe d'acquérir un paquet de cigarettes dont l'une lui brûla légèrement la figure au moment où il l'allumait au bureau de tabac. Six témoins : sept cent cinquante francs d'indemnité. Il n'avait eu que trois poils de moustache grillés, mais le fait de raccourcir ses « bacchantes » par nécessité constitue un trouble de jouis-

La liste serait interminable.

Terminons sur une histoire d'accident...

morale. Le 15 septembre dernier, sur la route de Viry-Châtillon, une auto-mobile veut doubler une

camionnette. Un vieillard pris entre les deux véhicules est renversé.L'homme

> le prit le bras tout entier.

et les deux femmes qui se trou-vaient dans l'auto sont vivement pris à partie. Les gen-darmes arrivent. Ils interrogent le maladroit qui doit décliner son identité :

— Je m'appelle Michon, Henri, Ernest.

L'homme inculpé d'avoir, l'année précédente, à la gare de l'Est détourné un sac pos-tal bourré de 1 580 000 francs en billets !

On le fouille et on trouve

sur lui un récépissé de dépôt en banque de 500 000 francs. L'affaire Michon, liquidée aux Assises par un acquittement, apparaissait sous un jour nouveau. Et la justice aura

probablement sa revanche.

Pour une fois, ce sera Thémis qui profitera de l'accident.



POLICE-MAGAZINE publiera:

La Pègre croit au mauvais œil Les Écoles de redressement anglaises Comment on surveille dix millions d'individus



Sous la camisole de force. Sous la camisole de force. ALSACIEN s'était bien vengé. Si la découverte d'un simple mégot dans la poche d'un détenu se solde par (ve trained ne la forte tête.) ALSACIEN (et ma uvais ici de faire la forte tête.) Tu n'es pas le premier et tu ne seras pas le dernier, Que veux-tu ? c'est la vie ! « Sur ces mots, il alla chercher ses ingrédients et me fit un passement avec que



ALSACIEN s'était bien ven-gé. Si la découverte d'un simple mégot dans la poche d'un détenu se solde par quarante sous d'amende, celle de tabac frais est généralement suivie d'une

generalement suivie d'une peine de cellule, précédée des rigueurs de l'enquête.
L'enquête, ce mot ne paraît pas terrible, à Clairvaux, fait trembler les plus braves, bien peu la supportent stoïquement. Le soir de l'incident qui s'était d'enuité à la brandaria. Marcel ne pagut pas déroulé à la buanderie, Marcel ne parut pas au réfectoire; je ne devais plus le revoir de longtemps, et dans quel état! Il me fit alors le récit suivant:

Tout d'abord, l'affaire me parut devoir tourner mieux que je ne l'avais craint tout de suite. On m'amena devant le surveillant chef qui m'interrogea sans brusquerie

Qui t'a donné ce tabac

Je l'ai trouvé.

"— Je l'ai trouvé.

"— Tu sais bien que non.

"— Puisque je vous le dis !...

"— C'est justement.

"— Voyons, mon petit avoue! Si tu dis la vérité, on t'en tiendra compte.

"Le surveillant chef parut hésiter quelques secondes, puis il reprit:

"— D'ailleurs ton complice a été moins bête; il s'est tout de suite mis à table.

"J'avoue que i'eus un moment d'émotion.

« J'avoue que j'eus un moment d'émotion. J'ai cru que tu m'avais réellement donné... Tu me pardonnes, n'est-ce pas ? Dans ces moments-là, on perd un peu la tête... Mais je me suis vite repris et, en haussant les épaules, j'ai simplement répondu :

«— Puisque vous croyez savoir, inutile que je cherche à vous convaincre. «— A ton aise, mon garçon. Si tu changes d'avis, tu auras toujours le temps de t'expli-

quer au prétoire.

Là-dessus il fit signe au surveillant qui m'avait amené, et nous partimes vers le quartier cellulaire. Là, le chef du quartier m'accueillit en compagnie du « prévôt », ce détenu dont l'esprit de discipline et la force musculaire font dans les prisons l'auxiliaire précieux de l'Administration. Tous deux m'encadrèrent et, quand les doubles portes du cachot qu'on me destinait se furent refermées, ils étaient encore à mes côtés. A ce moment, je commençai de comprendre que l'affaire se gâtait, mais je n'eus pas le temps de me mettre sur mes gardes : d'un hond silencieux et précis de fouve le précât temps de me mettre sur mes gardes; d'un bond silencieux et précis de fauve, le prévôt avait bondi sur moi; je voulus me défendre; impossible, mes bras étaient empêtrés dans des liens dont je ne compris pas tout d'abord la nature... Tout d'un coup, je sentis une vive douleur aux deux épaules; il me sembla qu'on me rétournait les bras. Je fis un effort violent pour me dégager; je ne réussis même pas à faire un geste.

« Et c'est alors que je réalisai ce qui m'était arrivé. On m'avait attaché les deux bras dans le dos. On m'avait, comme à un fou, passé la camisole de force! Je me mis à

passé la camisole de force! Je me mis à pousser des cris de rage :

T'esquinte pas, lança en riant le prévôt, personne ne t'entend. Tu ferais mieux de nous raconter franchement ton histoire. C'est un conseil d'ami que je te donne.

Je ne dirai plus rien C'est ce que nous verrons, mon petit

pote.

" — Lâche! hurlai-je.

"Un coup de poing en pleine mâchoire fut la seule réponse. Cette petite séance de boxe où je servais de punching ball, se poursuivit durant près de cinq minutes. Quand elle s'arrêta sur un dernier upercut, je n'avais plus envie d'injurier mes bourreaux; j'étais à demi mort

à demi mort.

« — En voilà assez pour ce soir, décida le surveillant de quartier. Demain il sera plus

sage.

«Et on me laissa... Le lendemain, l'inquisition recommença. Comme elle ne donna aucun résultat, il y eut une nouvelle danse des poings; mais, cette fois, un coup trop violent me fendit largement la lèvre et, comme j'étais trop affaibli, je m'évanouis. Quand je revins à moi, le prévôt était agenouillé à mes côtés: nouillé à mes côtés

Alors, c'est bien entendu, tu ne veux

Je sis non de la tête. Au fond de moimême, malgré ma fatigue, j'étais fier de ma résistance ; il me parut qu'ils avaient désespéré de m'arracher ce que je voulais taire. En effet, la brute me prit par le bras et, d'une bourrade, me remit sur les pieds; puis on m'enleva la camisole et, un instant plus tard, j'étais dehors. Où me conduisait-on ? Tout simplement à l'infirmerie : j'étais dans un tel état qu'on ne pouvait plus me laisser moisir au cachot sans me panser.

« Peut-être vais-je pouvoir me plaindre, pensai-je. Mais cet espoir me fut vite enleyé.

Ci-contre: Le gardien ne peut me sentir parce que je vais à la chapelle.

(1) Voir Police-Magazine: nº 330.

compine:

" — Monsieur s'est battu, ricana-t-il.

" — C'est-à-dire...

" — C'est mauvais ici de faire la forte tête.

Tu n'es pas le premier et tu ne seras pas le dernier. Que veux-tu ? c'est la vie |

" Sur ces mots, il alla chercher ses ingrédients et me fit un pansement, avec une réelle habileté. J'ai appris plus tard qu'il était le meilleur infirmier de la centrale et le favori du « toubib » ; il paraît qu'il doit à sa capacité professionnelle d'avoir échappé souvent à la salle de discipline, car il a des mœurs spéciales et on l'a déjà plusieurs fois surpris en flagrant délit. Mais passons...

" Quand ma lèvre fut bandée, on me ramena au quartier cellulaire et l'on me remit en prévention :

" — Demain tu passeras au prétoire », me dit le surveillant.

« Et le prévôt ajouta Fais tes prières pour tomber sur le

AU PRÉTOIRE Deux méthodes ont cours en effet à Clairvaux, celle de l'ancien directeur qui appliquait les règlements avec le maximum de sévérité, et celle du nouveau directeur qui a introduit à la maison centrale une humanité, une douceur que les détenus n'avaient

une douceur que les détenus n'avaient encore jamais connues. Survivant de la vieille équipe, le sous-directeur a gardé les rigueurs d'autrefois. Malheur à ceux qui comparaissent devant son tribunal!

Pour donner une idée des deux régimes, je ne saurais mieux faire que d'intercaler ici quelques chiffres. Pendant les deux dernières années du règne de l'ancien directeur, 1932 et 1933, le nombre des jours de salle de discipline furent de 12 451 et de 12 700, celui des hommes punis de 2 245 et de 2 387, le total des infractions relevées de 2 232 et de 2 363. La première année où le nouvel administrateur put appliquer complètement servicies de 2 de de la complètement servicies de la complète d administrateur put appliquer complète-ment ses méthodes, soit 1935, donna les résultats suivants : 7 427 jours de salle de discipline, † 945 hommes punis, 1 880 infractions. Voilà une statistique plus éloquente tions. Voilà une stati que de longs discours

Après cette parenthèse je reviens au récit de Marcel.

Le lendemain, me conta mon ami, je comparus donc au prétoire. Nous étions la une dizaine dans une petite salle d'attente où l'on groupe les détenus mis en préven-tion dans les cellules de punition pour faute grave; mon tabac frais m'avait donné
«l'honneur » de faire partie de ce lot. Et
nous apprîmes aussitôt que notre mauvais
sort nous valait d'être jugés par le
sous-directeur.
«Plusieurs de mes compagnons
étaient des récidivistes qui m'availi

étaient des récidivistes qui m'expli-quèrent les habitudes de la maison : «— Ceux qui sont punis de salle de discipline ou de cellule sont, un à un, ramenés du prétoire dans cette petite pièce, et il est d'usage qu'on les

petite pièce, et il est d'usage qu'on les rosse un peu avant de les reconduire au quartier cellulaire.

«Moi qui venais de connaître cette petite fête, j'accueillis la nouvelle sans plaisir. Puis, à voix basse, chacun se mit à expliquer son cas. Il y en avait d'assez pittoresques.

«Un cas classique, c'était celui d'un jeune marin qui, étant l'objet de propositions très spéciales de la part d'un Arabe, avait blessé d'un coup de portemanteau son trop entreprenant compagnon. Un autre treprenant compagnon. Un autre détenu avait été amené là pour une paire de sabots : il avait reçu en cadeau d'un camarade de la cordannerie deux jolic

donnerie deux jolis sabots de bois

léger; au bout coquettemnt relevé à la mode hollandaise, portant semelles de cuir et bride jaune. Un troisième se voit repro-cher d'avoir confectionné à l'atelier de menuiserie un petit meuble qui n'avait pas été commandé réglementairement : « C'est le chef d'atelier qui me l'avait demandé, » affirme-t-il ; mais il ne peut le prouver et,

athrme-t-il; mais il ne peut le prouver et, dans ces conditions, son compte est bon.

«— Moi, dit un soldat, un pauvre type estropié, je suis victime de la vengeance d'un gardien qui ne peut pas me sentir parce que je vais à la chapelle; à la suite de cet incident, je me suis plaint à l'aumônier qui a signalé le fait à la Direction. Naturellement, le gardien s'est fait se sonner et il me en la partient s'est fait se sonner et il me en la marchia. le gardien s'est fait « sonner » et il m'a eu à l'œil ; l'autre jour, il m'a surpris en train de bavarder au réfectoire et a prétendu que je faisais du scandale.

Quel est le type ? demanda l'un de

«—Alors, mon pauvre vieux, tu es sûr de la cellule. Z... est du clan du sous-directeur. «La vie à Clairvaux se complique en effet d'une dissension intestine de la Direction : à la suite d'une histoire dont le motif est touresté mystérieux, directeur et sousjours reste mysterieux, directeur et sousdirecteur ne se parlent jamais en dehors du
service ; naturellement le personnel s'est
divisé en deux partis, selon les intérêts ou les
sympathies, et, suivant les circonstances, les
détenus profitent de ces rivalités ou en
subissent le contre-coup.
«Un homme, un détenu comme nous, restait en dehors de notre petit groupe. Je
m'en étonnai et demandai des explications
à un de mes voisins. Celui-ci eut un rictus

à un de mes voisins. Celui-ci eut un rictus

de mépris pour me répondre :

"— C'est S..., un sale mouchard dont nous voudrions bien être débarrassés. Et c'est également l'avis des surveillants qui oraignent ses calomnies et ne peuvent pas le sentir davantage que nous-mêmes. «S... est employé à la cantine. Plusieurs fois déjà il a été convaincu de vol et d'escro-

perie, mais il a toujours réussi à rentrer en àce auprès de ceux qui le protègent en honçant tout le monde. Il y a quelque nps, le premier surveillant de service eut le plaisir de le prendre en flagrant délit, comme il transportait une gamelle remplie de graisse volée à la cantine et destinée évidemment à son usage personnel. Enquête, prétoire, condamnation à quinze jours de salle de discipline et suppression d'em-ploi. Gardiens et détenus poussèrent un soupir de soulagement : le mou-chard, sévèrement « salé », allait sans doute mettre un terme à ses répugnantes coutumes. Mais l'homme était plus fort qu'on ne

l'imaginait et la calomnie, en prison, est une arme terriblement efficace : à sa sortie de la section disciplainaire, on vit S..., plus arrogant, plus venimeux que jamais, reprendre sa place à la cantine.

« Ce retour inattendu de faveur, dû certainement à une délation nouvelle, provoqua dans les ateliers une véritable fureur. Quelques hommes décidèrent de faire payer au mouchard le prix de ses méchancetés et l'un d'eux, l'ayant surpris dans un coin isolé, le rossa de main de maître ; tant et si bien que S... dut être transporté à l'hôpital. Il en est ressorti récemment, mais les surveillants ne le lâchent pas puisque le voilà ici une fois de plus. Deux bons mois de cellule finiront-ils par le guérir ?

« A ce moment mon tour vint de comparaître devant mes juges et j'entrai dans le prétoire.

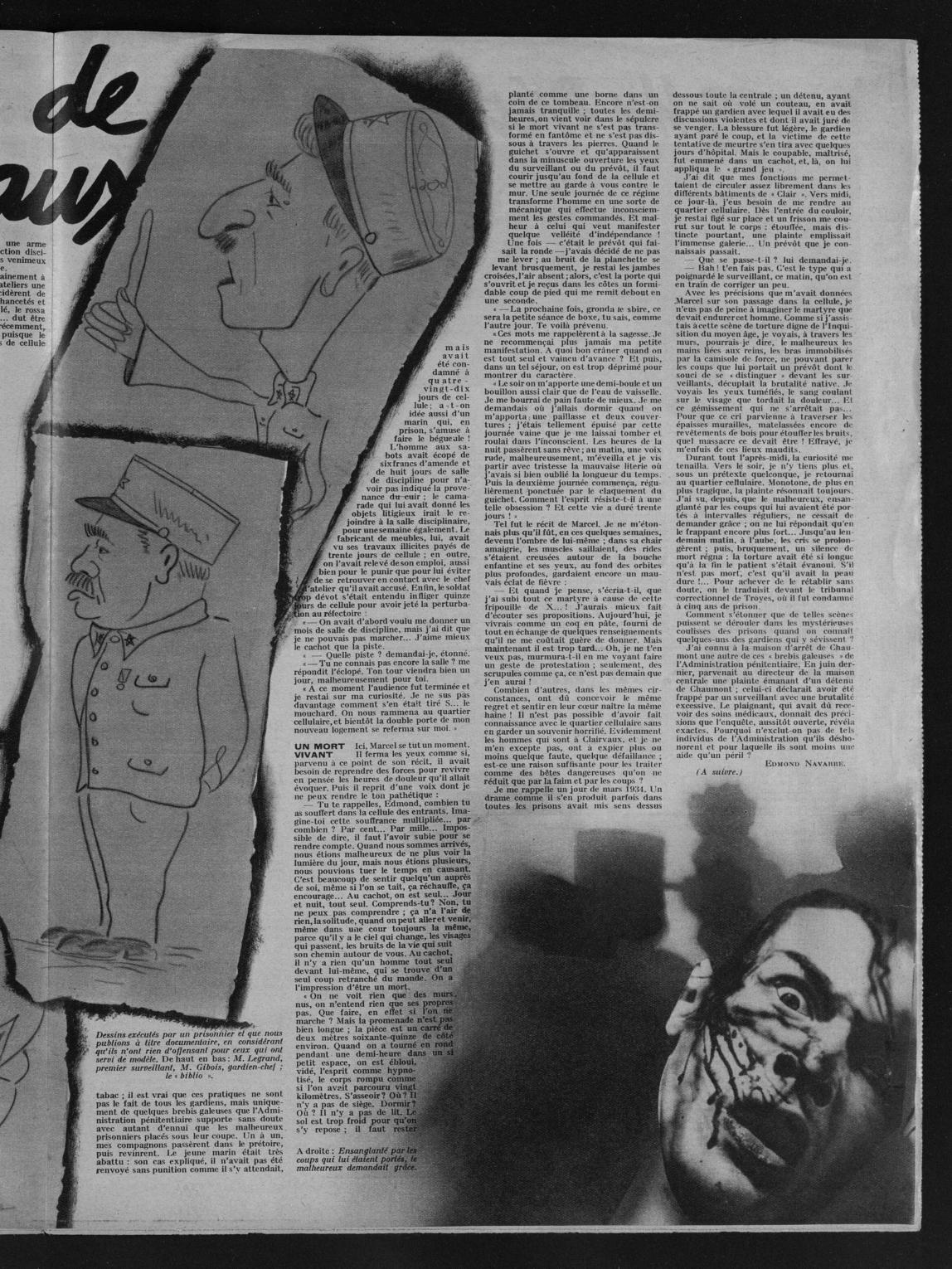
prétoire.

« La salle où j'entrai me fit songerimmédiatement aux tribunaux et aux commissariats qu'on voit dans les films américains. De dimensions assez restreintes, elle paraissait plus petite encore en raison de la bar-rière de bois qui la divisait en deux parties, d'ailleurs inégales. D'un côté, allant d'un mur à l'autre, s'étendait une table en fer à cheval, derrière laquelle siégeaient trois hommes graves ; à gauche du fauteuil cen-tral, vide puisque le directeur n'assistait pas à cette audience, était assis l'instituteur; à droite se trouvaient côte à côte le sous-directeur et le surveillant chef. De l'autre côté, s'alignaient des bancs sur lesquels étaient assis les détenus n'ayant commis étaient assis les détenus n'ayant commis que des fautes légères et dont le sort était réglé en quelques instants. Le silence régnait, un silence de troupeau abruti par la peur ; quatre gardiens n'étaient-ils pas là pour arrêter dans les gorges toute velléité de « rouspétance » ? Un jour morne éclairait ce tableau que rendaient encore plus triste la grisaille des murs, et les uniformes de gros drap marron foncé, sur lesquels les petits rectangles jaune d'or portant les numéros d'écrou mettaient, à la hauteur du biceps, la seule note claire.

"Mon affaire ne fut pas longue à régler.
D'un côté, on voulut bien me tenir compte
de ce que c'était ma première punition; de
l'autre, on me fit grief de l'obstination avec
laquelle j'avais tu le nom de mon complice; les deux se balançant, je bénéficiai d'une demi-indulgence et m'entendis condamner seulement à... trente jours de cellule. Là-dessus, on me ramena dans la salle

d'attente. Contrairement à ce qu'on m'avait fait craindre, il n'y eut aucun passage à







Police-Magazine a eu maintes fois l'occasion de s'occuper des agences matrimoniales. En effet, s'il en est de parfaitement honorables, d'autres, au contraire, ne sont que des officines louches dont les agissements donnent lieu souvent à des enquêtes de police, voire à des procès.

Il serait juste, à ce propos, de rappeler le souvenir de M. de Foy qui, sous le second Empire, fut un « marieur » célèbre et, sinon le premier en date, du moins le premier dont la profession fut reconnue officiellement par un tribunal.

M. de Foy, s'étant ruiné à mener la vie a grandes guides, eut l'idée d'utiliser ses relations pour faire le bonheur des autres... et le sien. Moyennant une honnête com-POLICE-MAGAZINE a eu maintes fois l'oc-

et le sien. Moyennant une honnête com-mission, il mettait en rapport les aspirants et les aspirantes au conjungo. Il les recevait dans un appartement, dit un chroniqueur de l'époque, meublé « avec une élégance cossue et un confort qui annoncent au premier coup d'œil l'opulence et la dis-

Au reste, le marieur lui-même était un bel homme, parlant bien, toujours habillé d'une façon très élégante et montrant dans ses manières une distinction de diplo-

Au commencement, l'agence n'eut pas Au commencement, l'agence n'eut pas grand succès. Les jeunes gens se méfiaient de ce philanthrope intéressé. Mais voici qu'un jour M. de Foy eut un procès. Et, soudain, dans tout Paris, dans toute la France bientôt, ce fut la renommée. Un marié se plaignait d'avoir à payer une commission trop forte pour la dot que lui avait apportée la jeune femme rencontrée chez le marieur. Il attaqua l'engagement signé comme immoral. M. de Foy n'hésita

pas, il confia sa défense à l'un des plus célèbres avocats d'alors, Chaix-d'Est-Ange.

La plaidoierie de ce dernier fut si convaincante que le tribunal débouta le plaignant et acquitta M. de Foy avec des attendus tout à sa louange. Dès le lendemain, le marieur en profitait pour publier dans les journaux de Paris une annonce, dont le vous prie de sayourer avec moi le par-

je vous prie de savourer avec moi le par-fum joliment archaïque :

fum joliment archaïque:

M. de Foy, fondateur de la profession
matrimoniale qu'il a relevée et ennoblie, et
que le tribunal a reconnue d'utilité publique
à la suite de la plaidoirie du célèbre avocat
M° Chaix-d'Est-Ange, informe les garçons
ennuyés du célibat qu'il tient à leur disposi-

ennuyés du célibat qu'il tient à leur disposition un choix complet de jutures épouses,
nobles, riches, belles, vertueuses et bonnes.
Quoi de plus alléchant? Dès lors, l'office
matrimonial eut son avenir assuré.
Ajoutons que c'est chez ce M. de Foy
que se passe un des actes de La Cagnote, la
fameuse pièce de Labiche, et que — sujet
de moins d'admiration — ce fut lui qui
maria M. Lafarge avec cette énigmatique
Marie Capelle... qui devait être condamnée
pour assassinat de son mari,

mante chambre fraîche et idyllique tendue de cretonne rose à bouquets, avec d'adorables dessins à la manière de Watteau. Non, c'est une cellule de prison! Voilà tout. En bien! malgrécela, on reparla, après le procès Cri-Cri et Compagnie, de la chambre d'amour, l'autre jour, en Correctionnelle: une jeune femme, ayant entendu parler des amours de la Souricière, s'en vint, il y a quelque temps, voir un ami qui se trouvait en ce triste lieu et offrait à un gardien de le récompenser généreusement s'il la

a quelque temps, voir un ami qui se trouvait en ce triste lieu et offrait à un gardien de le récompenser généreusement s'il la laissait pénétrer près de l'élu de son cœur. Détail suggestif : la visiteuse, une jolie blonde coiffée d'or lumineux et artificiel, vêtue d'une élégante toilette à l'indiscrète précision, avait même apporté deux pyjamas (un rose pour elle, un mauve pour l'aimé) à revêtir pour se livrer aux douceurs de la tendresse partagée dans cette chambre d'amour » qu'elle imaginait sans doute occupée en partie par un large divan, sur lequel il était aisé de sacrifier à une religion païenne.

Mais le gardien, peu disposé à adopter les mœurs et coutumes de Lionel Vallet, l'ex-chef bienveillant au ménage Pélissier, fit poursuivre la charmante visiteuse pour tentative de corruption, ce qui lui valut de comparaître devant la seizième chambre:

— Je n'ai pas cru mal faire, expliquatelle avec humilité en baissant de beaux yeux couleur de violette, j'avais entendu dire que la « chambre d'amour » était accessible aux amies des prisonniers et qu'on leur permettait d'y prendre contact avec eux !

La formule euphémique « prendre con-

La formule euphémique « prendre con-tact » enchanta la salle qui, elle aussi, s'imaginait que la « chambre d'amour » était un boudoir voluptueusement tendu de soie avec des roses dans des vases, des roses de pourpre et d'ivoire, à la lourde senteur destinée à rendre plus chaude encore l'am-biance de cette pièce si paradoxalement dénommée la « chambre d'amour ».

Mais le président, après avoir condamné la jolie prévenue à trois cents francs d'amende avec sursis, ajouta:

— La «chambre d'amour» n'existe plus, il n'y a, à sa place, que la cellule 10, une cellule comme les autres cellules de la Souricière! Souricière!

Souricière!

Qu'importe! la légende est créée, elle demeurera dans les annales de la petite histoire galante et, longtemps, on continuera à penser que, dans ce décor de prison où tout doit évoquer la misère humaine, des êtres enlacés ont prononcé des mots câlins, des mots berceurs, des mots d'amour.

Hélas! l'amour à la Souricière!

SYLVIA RISSER.

Bientôt vous lirez dans Police-Magazine LES TRAGIQUES ARCHIVES DU REGNE DE LOUIS XV

L'HOMME AUX 365 MALADIES

C'est le neurasthénique hypocondriaque qui, chaque jour de l'année, se découvre une maladie nouvelle. En réalité, son sysune maladie nouvelle. En réalité, son système nerveux seul est malade, mais il l'est profondément, et la souffrance des nerfs se traduit par une multitude de symptômes dont voici les plus fréquents : douleurs dans l'estomac, le ventre, les reins, le dos, la tête, la nuque, le front, les bras, les jambes, les jointures ; angoisse, peurs et craintes sans motif ; idées de suicide, fatigue de la pensée, pesanteur dans les membres, bourdonnements d'oreilles, éblouissements de la vue, palpitations de cœur ; impuissance sexuelle, obsessions et impulsions bizarres, anormales ou dépravées, etc... Mais, en nourrissant le cerveau par la lécithine du NERVITAL, on supprime toutes ces mi-NERVITAL, on supprime toutes ces mi-sères, comme dans le cas suivant :

« Je puis vous dire que, depuis que j'ai fait usage de votre NERVITAL, j'ai constaté une grande amélioration. Avant de prendre ces précieuses pastilles, j'avais de violents maux de tête, une forte doude violents maux de tête, une forte dou-leur qui me suivait la colonne vertébrale, aucun appétit; je passais des nuits épou-vantables, mais, depuis que je prends de vos bonnes pastilles, tous ces malaises ont disparu comme par enchantement. Votre NERVITAL m'a apporté la joie de vivre.

« Marie DUCHAMPS. »

Sans dépenser un centime, faites-en autant: envoyez votre adresse à la Direc-tion du NERVITAL (rayon 1), 14, rue de Wattignies, à Paris (12°), et vous recevrez, gratis et franco, assez de NERVITAL pour l'expérimenter.

On accuse, on plaide, on juge...

UN SERMENT Aux Assises, compa-SOLENNEL raît un accusé qui a tué sa femme à coups de revolver. On ne

de revolver. On ne sait trop pourquoi. Il est vaguement question de jalousie et une voisine appelée à titre de témoin peut, seule, apporter quelque clarté dans l'histoire.

Elle arrive à la barre et le président, après lui avoir fait décliner son identité, ajoute, suivant l'usage:

Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité?

vérité, rien que la vérité?

La brave femme marmotte quelque chose

qui est peut-être un serment, mais que M° Théodore-Valensi, avocat de la partie civile, juge insuffisant, car il s'écrie :

Vraiment, on ne peut dire qu'elle a

Le président répète :
Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?

Alors le témoin, pour rendre son serment us solennel, crie très haut en levant la Je le jure sur mon honneur, sur le

Christ et sur la République! Pourquoi pas aussi sur la tête de M. Albert Lebrun?

DE SIR BASIL ZAHAROFF

LA SUCCESSION Le jazz déchaîné aux hurlements syncopés est par-fois entrecoupé

fois entrecoupé par les lentes bouffées nostalgiques d'une valse viennoise... A travers les baies vitrées de grand café du Caire, on aperçoit, d l'ombre opaque, ce large ruban du Nil qui coule, mystérieux et troublant, vers les lointaines qu'il va arroser.

L'air est lourd des épaisseurs de fumées et des parfums des femmes qui se déhan-chent lentement pour attirer l'attention des buyeurs, mais ceux-ci, ce soir et par extraordinaire, ne se préoccupent pas des poupées blondes, brunes et rousses... Ils n'ont qu'une conversation, une seule : Saddick Chachaty est-il vraiment l'héri-tier de Sir Basil Zaharoff? L'histoire court le Caire, ses restaurants, ses rues, ses fa-briques, ses cafés... Partout, on ne parle que de celui qui prétend être l'héritier de

Basil Zaharoff: Saddick Chachaty est un Arménien fort honorable, qui naquit à Alep, il y a quelque quarante-trois ans, venu au Caire pour exercer dans une manufacture la délicate profession de dégustateur de cigarettes, il déclare être le cousin du milliardaire disparu liardaire disparu.

— Mon grand-père, explique-t-il volon-tiers, et le père de Sir Basil étaient frères, je suis donc son cousin au deuxième degré et, de fait, son unique héritier. D'ailleurs, j'ai déjà un avocat qui, à Paris, va deman-der la mise sous séquestre des biens jus-qu'à la décision définitive de la Justice

Les Égyptiens oublient leurs prome-nades favorites sur les bords du Nil, dans ce décor étrange où tout parle d'amour. Ils ne parlent plus — eux — que des mil-lions de Zaharoff, l'homme aux fabuleuses

richesses.

Ils oublient d'écouter les chants arabes qui se perdent dans le lointain pour se demander les uns aux autres :

Héritera-t-il, le dégustateur de ciga-

Au Caire, plus encore qu'ailleurs, la décision des juges de la Seine sera attendue et commentée avec passion.

La pluie tombe fine, lancinante, diluée sur Londres qu'elle enveloppe d'un brouillard triste et froid. Les passants se hâtent vers les boutiques ; l'une d'elles, dans une rue très animée de la capitale, montre en ses vitrines de minces souliers féminins à le parte teles et de leurgles plauseures mas hauts talons et de lourdes chaussures masculines à bouts carrés.

Le cordonnier discute avec animation

avec plusieurs clients et clientes : vantet-il la délicatesse de ses cuirs travaillés comme de souples étoffes ? Engage-t-il les dames à diminuer la hauteur de leurs

Que non pas ! Comme le dégustateur de cigarettes du Caire, le cordonnier de Londres parle de Sir Basil Zaharoff et revendique ses biens:

— Je suis, dit-il, son fils!

Et il conte une longue histoire sentimentale dont l'épilogue fut sa naissance; d'ailleurs, ce « prétendant » se nomme Hyman Barnett Zaharoff, mais cette similitude de noms suffira-t-elle aux juges parisiens devant lesquels le cordonnier a introduit une demande en reconnaissance de paternité que soutiendra Me Marius Moutet. A qui iront les richesses de l'énigmatique

A qui iront les richesses de l'énigmatique disparu dont nul jamais ne connut l'origine exacte? A qui reviendront ces châteaux historiques emplis de collections, ces œuvres d'art qu'envient des musées, ces bijoux qui font rêver les femmes? A qui seront ces millions, ces milliards?

Au dégustateur de cigarettes du Caire? au cordonnier de Londres? A d'autres peut-être qui vont se découvrir et qui, eux aussi, feront des procès en revendication d'héritage.

d'héritage. Le tribunal de la Seine, chargé d'arbitrer ces litiges, a ainsi à son rôle plusieurs pro-cès qu'on peut qualifier de bien parisiens, quoique les demandeurs arrivent d'Egypte et d'Angleterre.

Peut-être, en viendra-t-il de plus loin

ENCORE D'AMOUR

Lorsqu'on enten d LA CHAMBRE prononcer ce mot mour », on évoque irrésistiblement le

mirage des vacances sur la Côte d'Argent et ce coin adorable de Biarritz qu'on dénomme poétiquement a la Chambre d'Amour ».

Oui, on pense à la belle plage basque sur tombe d'aplomb, tandis que les flots bleus lèchent mollement le sable blond que forme un tapis de rêve. Pourtant, « la chambre d'amour » devenue Pourtant, « la chambre d'amour » devenue célèbre depuis l'évasion du fameux banquier Pélissier favorisée par sa femme Christiane, dite « Cri-Cri », et par le gardien-chef de la Souricière est loin d'avoir la poésie et le charme de son homonyme biarrote : c'est, nous a dit, aux Assises, Me Théodore Valensi, une pièce sombre, étroite que cette cellula purmié to cellule numéro 10, garnie sommairement d'une table, d'une chaise, d'un banc étroit et, on ne sait trop pourquoi, d'un arrosoir. Le défenseur du directeur de la Souri-

cière avait même ajouté pour l'édification du jury devant lequel comparaissait son client accompagné de « Cri-Cri » : Messieurs, la cellule 10 n'est pas

comme d'aucuns le pensent, une char-



Le mystère du moulin de Kuelen

PONTIVY

(De notre envoyé spécial.)



raden, trois petits villages bretons poussés dans la lande aride et qui, depuis cinq mois, vivent à l'état de siège.

Il y a des clans, des bagarres, et des haines sourdes même au sein des familles.

— J'suis pour Hervé!...

Moi, j'suis pour Poulizac C'est autour de ces deux héros que se déroule la lutte. Tristes héros, soupçonnés tour à tour d'un crime atroce.

Pour mener à bien dans ce pays Scorff une enquête, encore faudrait-il connaître à fond la langue bretonne.

Dans les auberges où coule un cidre clair âcre, sur les chemins bordés de courtes haies, la bonne moitié des paysans ignore encore les premiers principes du français. Ce sont vieux Bretons bretonnants, comme on dit, et le mieux est encore de se

promener en compagnie d'une manière d'interprète. A mon arrivée à Pontivy, on m'avait

C'est une bien mystérieuse histoire. lci, on ne la connaît pas bien. Allez sur place. Je suis allé sur place. J'en suis revenu

guère plus avancé.

Je sais qu'une jolie fille est morte assassinée, et la mort d'une jolie fille est toujours bien faite pour émouvoir la généra-tion des jeunes gars d'un village, émotion d'autant plus vive lorsque la donzelle aimait qu'on lui contât fleurette.

En deux mots, voici tout le mystère : De ses amours assez variées, elle atten-dait un enfant. Elle aimait à dire :

— Quand le gosse sera là, on se mariera. On se mariera! Très bien. Mais avec

qui ? Elle avait toujours tu le nom du galant. Bien entendu, le jeu consiste à mettre un nom sur ce galant, car chacun s'imagine qu'il ne pouvait y avoir que lui à trouver quelque intérêt à faire disparaître la mère...

Quel galant allait être père ? La jolie fille en avait eu plusieurs.

Elle s'appelait Marie-Josèphe Guilloux. A trente-trois ans, elle respirait la santé et la joie de vivre. Ce n'était pas un beau brin de fille à la manière de la ville.

Elle ignorait la coquetterie et le fard, mais son corps poussé en force, ses hanches rondes, ses bras fermes, ses joues roses di-saient son beşoin d'amour après les efforts

des travaux campagnards. Lorsqu'elle riait, cela tintait clair et fort et son regard se posait sur un gars à la manière d'un choix et d'une promesse. Le soir, on aimait à se promener dans les chemins autour du village, avec la Marie-

Elle croquait franchement au fruit de

l'amour. Chez elle, on ne disait rien. On avait malheureusement rien à dire.

Elle était la seule d'une importante ni-chée de frères et de sœurs à avoir sa tête bien à elle. Dans sa famille, les simples d'esprit, les arriérés foisonnaient. Alors la Marie-Josèphe, joyeuse, saine, pleine de santé, vivait sa vie sans demander la permission à personne.

la permission à personne. Elle vivait dans une des petites fermes

du petit village de Kerouët. Le soir du 18 octobre dernier, la Marie-Josèphe, après le souper, quitta la petite

 Je vais faire un tour !...
La porte se referma sur elle et elle disparut dans la nuit.

Elle traversa la rue du village. Quelquesuns sur le pas de leur porte l'apercurent.
Son ventre arrondi, qu'il n'était plus question qu'elle cache, faisait l'objet de bien des conversations.

Ca sera pour dans pas bien longtemps.

Oui, mais qui est-ce ? Elle dit qu'il l'épousera... Il sera pas volé...

Oui, mais qui est-ce?

Ah! dame... personne ne le sait.

Et les plus méchantes langues de dire:

Elle en a eu tellement! Ils sont

peut-être plusieurs! Ce soir-là, on ne douta pas qu'elle allait voir celui qui serait le père. Grosse et fatiguée, en cette mi-octobre,

elle ne devait plus fréquenter que le «fau-tif ». C'était là l'avis unanime. Et la Marie-Josèphe disparut vers la campagne, vers un mystérieux et furtif

rendez-vous. On ne devait plus jamais la revoir vi-

Le lendemain, le 19 octobre au matin. le petit village de Kérouët fut secoué par une rumeur grandissante. La Marie-Joseèphe est morte...

Soli...

Si, on a retrouvé son cadavre dans le Scorff, près du moulin...

Et toute la petite population de se rendre dans un grand bruit de conversation vers le Scorff et le moulin.

En amont du moulin, dans très peu d'eau, les sources du Scorff sont toutes presented.

les sources du Scorff sont toutes pro-es, baignait le corps inerte de la malheureuse fille.

Chacun regarda longuement, hocha de la tête et s'en retourna avec son idée en

tête. Le médecin de l'état civil, accouru, se pencha sur le corps, l'examina et très doctement précisa :

La raison en était bien simple, à la veille d'être mère, « celui » qui devait l'épouser avait dù se dérober et, de désespoir, elle

avait du se dérober et, de désespoir, elle s'était jetée dans les eaux du Scorff.
Ainsi fut accordé le permis d'inhumer et, deux jours plus tard, le corbillard, suivi d'une longue cohorte de gens en noir, pénétrait dans le petit cimetière de Kérouët, Il était aussi venu des paysans de Cauraden et de Langoëlan.

Il était aussi venu des paysans de Cauraden et de Langoëlan.
On descendit le cercueil dans le trou
fraîchement creusé. A cet instant, chacun
ressentit comme un étrange frisson!
La Marie-Josèphe était-elle bien morte
aussi simplement qu'on avait voulu le dire?
Un vieil homme, n'y tenant plus, exprima tout haut les appréhensions de tous.
— Dans huit jours, on saura bien comment elle est morte, dit-il.
On se regarda à la ronde. Il n'y eut pas
une voix pour faire taire le vieil homme.

une voix pour faire taire le vieil homme. Celui-là avait une certaine expérience; il savait bien que huit jours suffiraient à

Une semaine ne s'était pas écoulée qu'òn parla. On parla dans toutes les fermes de Kérouët, de Cauraden et de Et si elle ne s'est pas tuée de déses-

Lt si elle ne s'est pas tuet de deses.

... disait-on.

Si, au contraire, c'est * lui * qui l'a
histoire de ne pas l'épouser ?...

Elle n'était pas fille à se suicider...

Elle était trop contente d'être mère...

L'apprend se servit-elle sui-Et puis, comment se serait-elle sui-

Ce n'est pas dans trois pieds d'eau qu'on se noie! Oui. Comment ?

c'était la vérité! Jamais quiconque Paurait pu se noyer, même volontairement, dans si peu. Comment se faisait-il que le docteur de l'état civil n'avait pas fait cette remarque '

On parla tant et si bien, on se persuada si bien du crime que la rumeur en parvint aux gendarmes qui alertèrent le Parquet de Pontivy.

Les magistrats du Parquet décidèrent avec logique :

Qu'on exhume le corps et qu'on pra-tique l'autopsie.

Le 30 octobre, un médecin légiste pratiquait sur les restes de Marie-Josèphe cette macabre opération.

Les résultats furent nets, indiscutables. Marie-Josèphe n'était pas morte noyée. Elle était déjà morte, lorsque son corps fut précipilé dans les eaux du Scorff. Elle était morte d'avoir reçu sur l'arrière du crâne bon nombre de coups portés avec force avec un objet faisant massue. Le crime ne faisait plus de doute.

Et, sous le manteau, on murmura un nom, le nom du meunier!

Le moulin de Kuelen est un joli petit moulin à eau comme il en existe tant et tant de Rennes à Quimper, au long des petites bretonnes.

Celui de Kuelen, au village de Kérouët, était tenu par deux frères, Eugène et Pierre

Deux gars solides.

Dix, vingt voix s'élevèrent pour dire : — C'était Pierre l'amant de la Marie-Josephe, c'est lui qui a fait le coup... D'ail-leurs, le corps ne fut-il pas retrouvé à quelques mêtres à peine du moulin.

D'autres précisèrent :

— Cela faisait des mois qu'on la voyait très souvent en compagnie de Pierre.

Pierre, interrogé, répondit :

— C'est vrai, elle venait souvent au moulin, mais c'était pour le commerce.

Cette réponse évasive ne suffit point et, malgré ses serments d'innocence, Pierre Poulizac fut inculpé et conduit sous bonne escorte à la prison de Vannes.

Eugène Poulizac décida sur-le-champ de

mener campagne pour son frère.

Il fit grand bruit et grand tapage. Rien de plus naturel, au demeurant. Il prit pour avocat, pour défendre son frère, M° Jean Charles-Legrand, et la venue dans le petit village breton du brillant avocat parisien ne fut pas pour peu dans le déchaînement des passions qui, dès lors, tiraillèrent la population de cette région

Pierre est innocent!... Pierre est coupable !...

Le jour même où le crime devait être reconstitué en présence de Pierre Poulizac

Mais un fait nouveau est survenu.

.

qui nie toute participation au meurtre en bloc, où Me Jean Charles-Legrand avait à nouveau fait le voyage et alors qu'on n'espérait rien de cette opération judiciaire, n véritable coup de théâtre se produisit. Une vieille femme apparut, une manière

de sorcière, la mendiante du village. Tout de go, elle raconta sa petite histoire: J'ai tout vu... Si j'ai tant tardé à parler, c'est que j'avais peur... mais ie sens que je ne peux cacher plus longtemps la vérité.

La nuit du 18 octobre, je me trouvais «La nuit du 18 octobre, je me trouvais cachée derrière un buisson, non loin du Scorff... Alors j'ai vu passer Pierre et la Marie-Josèphe... et puis j'ai vu Pierre, soudain, frapper la Marie à grands coups de sabot sur la tête... Après... après je l'ai vu la traîner vers le moulin... La vieille était précise... Sa déclaration fit sensation

On aurait pu croire qu'après un tel témoignage l'affaire n'offrait plus aucun mys-tère, il n'en est rien. Les amis de Pierre Poulizac affirment tout simplement que la vieille mendiante invente... pour le moins... Et le moulin de Kuelen garde son secret.

PHILIPPE ARTOIS.



Le plus curieux est que l'affaire se règle non pas de village à village, non pas en géné-

ral de famille à famille, mais d'hommes à

C'est ainsi que, l'autre jour, Eugène Pou-lizac, le frère de Pierre, rentrant quelque peu bu de la foire de Rostrenen, fut accueilli

à l'entrée de Kérouët par une troupe de femmes vociférantes qui, s'excitant l'une

l'autre, après de forts jurons, jetèrent pierre sur pierre sur le malheureux, si bien qu'il rentra en sang chez lui.

Les femmes celle d'Hervé.

Les hommes prennent la défense de

s'affrontèrent.

Pour venger l'honneur de sa fille.

Le dentiste arménien Sassoum, établi à

Le diagnostic qui tue

FONTENAY-LE-COMTE

(De notre envoyé spécial.)



est un horrible drame de la folie qui s'est déroulé dans le petit bourg de Saint - Martin - de - Frai-gneau, sis à une lieue à peine de Fontenay-le-Comte en bordure de la Comte, en bordure de la route de Niort.

Pourquoi donc, direzvous, parler d'un crime dont l'auteur est irresponsable?

En effet, nous n'avons pas l'habitude, à Police-Magazine, d'épiloguer sur les forfaits commis par de malheureux déments et produs me manuerious point à catte rède et

faits commis par de malheureux déments et nous ne manquerions point à cette règle si, dans l'affaire qui nous intéresse, il ne paraissait y avoir d'autres responsables que le fou, comme on le verra plus loin...

A Saint-Martin-de-Fraigneau — commune de cinq cents habitants, — vivait, dans une grande et confortable ferme, dite La Bergerie, vivait la famille Muraillon, composée de huit personnes:

Le père, Marcel-Onésine Muraillon, âgé de trente-cinq ans; la mère, née Céline Jardin, d'un an plus jeune; six enfants: Anne-Marie, quatorze ans; Maurice, onze ans; Paul, sept ans; Paulette, cinq ans; Jeanne, quatre ans; Madeleine, deux ans.

Paul et Paulette, cependant, ne couchaient pas à la Bergerie; chaque soir, ils

chaient pas à la *Bergerie*; chaque soir, ils étaient emmenés par leur grand'mère, M^{me} Jardin, dans la petite maison qu'elle habitait, a une cinquantaine de mètres de

Marcel-Onésine Muraillon avait de l'ar gent et ses affaires étaient prospères. Sa femme et sa belle-mère étaient aux petits

soins pour lui. Logiquement, il aurait dû être heureux. Et, pourtant, il ne l'était pas connaissait : il était fou...

pays connaissait: il etait fou...

Gela avait commencé il y a quatre ans: les propos incohérents qu'il s'était soudain mis à tenir n'avaient laissé aucun doute aux voisins et aux amis de Muraillon:

— Dites donc, s'étaient-ils confié, il devient fou, le pauvre gars.

— En effet, il paraît ne plus savoir ce qu'il raconte.

- Comment ça a bien pu lui venir ?
- Ces maladies-là, on ne sait jamais.
- Paraît qu'il a eu une insolation l'été dernier, en travaillant dans les champs.

Mais un autre, mieux renseigné, avait

— Pensez-vous, je sais bien d'où ça pro-vient; c'est de l'hérédité, vu que ses parents

étaient déjà à moitié fous !

— A moins que ce ne soit l'alcool...

Non, car Marcel-Onésine Muraillon ne buvait pas. Le moins possible en tout caset, lorsqu'on lui offrait une tournée, il répondait au rougissant.

dait en rougissant dait en rougissant:

— Merci, mais il ne faut pas que je
boive, ça me rendraît encore plus nerveux.

Car, comme nous l'avons déjà dit, il se
rendait parfaitement compte qu'il n'était
pas un être normal.

Ce qui ne l'empêchait point, lorsqu'il n'était pas sous le coup d'une crise de neu-rasthénie, de se montrer jovial et gai. Hélas! il paraissait plus souvent être en proie à un sombre désespoir, ce qui n'était pas sans inquiéter ceux qui le connaissaient

Vous verrez, disait-on, que tout cela finira mal.

— Pour qui

Pour tout le monde. Un fou, c'est dangereux, Faudrait l'enfermer.

— Muraillon ? C'est le plus doux des hommes ; il ne ferait pas de mal à une mouche.

mouche.

— Que vous dites! Quand on a perdu la raison, on ne sait plus ce qu'on fait. On a l'air calme, franquille et puis, brusquement, on se met à tuer tout le monde.

— Eh bien! ce n'est toujours pas Muraillon qui tuera quelqu'un. Sinon luimême, car il y a des jours où il donne l'impression d'avoir rudement envie de se suicider.

— Je vous dis que ca finira mal. Moi, à

Je yous dis que ça finira mal. Moi, à place de sa femme, je ne serais p

Or, justement, M'me Céline Muraillon était loin d'être tranquille : depuis quelques était loin d'être tranquille : depuis querques jours, les crises de son mari avaient pris un tel caractère de violence qu'elle s'était décidée à appeler un médecin, sur les conseils de sa mère, M^{me} Jardin.

Ce fut le Dr Delmas, de Fontenay-le-Comte, qui vint examiner le malade. Et, aussitôt, le praticien déclara :

— La folie de cet homme est dangereuse pour son entourage. Il fant l'interner immé-

our son entourage. Il faut l'interner immédiatement.

Mais on connaît la loi : pour interner quelqu'un, il faut que trois médecins l'aient décidé. L'avis du seul Dr Delmas ne suffisait donc pas et c'est pourquoi la famille du dément fut obligée de faire examiner ce

dernier par deux autres médecins, l'un de

ce qui indiquait qu'il avait certainement

ce qui indiquait qu'il avait certainement cherché à se faire justice.

— Faut prévenir les gendarmes, dit-on.
Une demi-heure plus tard, arrivaient à
Saint-Martin-de-Fraigneau le capitaine de
gendarmerie Grasset, de Fontenay-le-Comte,
accompagné de l'adjudant Baudry, du
maréchal des logis chef Fromaget et des

gendarmes Gannière et Georges. La maréchaussée devait être rejointe

peu après par les magistrats du Parquet, M. Berjonneau, procureur dela République, et M. Lombard, juge d'instruction, ainsi que par le D^r Guéry, médecin légiste, et M. Perrin, sous-préfet de Fontenay-le-

Pour commencer, les enquêteurs télé-phonèrent à l'asile départemental de la Grimaudière pour demander une voiture, des gardiens et... une camisole de force. Il n'y

avait, en effet, pas d'autre mesure à prendre, la société ne pouvant demander de comptes

11 11

On procéda enfin aux constatations Elles furent très nettes : le dément avait tué ses cinq victimes pendant leur sommeil. Il les avait tout d'abord assommées avec

son rondin de cerisier, puis les avait égorgées avec un couteau et de grands ciseaux.

Ensuite, il avait tenté de se suicider en se frappant à la tête avec la manivelle d'un pédalier de bicyclette, mais, malgré sa force herculéenne, il n'avait pu y parvenir

Tout cela s'était passé, selon le médecin légiste, au début de la nuit. Le fou avait dû ensuite errer dans sa demeure, en attendant le jour, pour aller réveiller sa bellemère et lui apprendre l'affreuse nouvelle... Cette nouvelle a bouleversé tout le village.

était dangereux.

— Oui, mais les deux autres médecins n'étaient pas du même avis.

— Ne devrait-on pas les poursuivre pour une chose pareille ?

— La loi ne le permet pas.

— Dommage!

— Je suis de votre avis.

::

Disons que cet avis est également le nôtre.
Voyons! Un médecin réputé, le Dr Delmas,
décrète que l'internement est urgent de
Marcel-Onésime Muraillon.
Et puis, là-dessus, deux autres hommes
de science déclarent tout bonnement qu'il
s'agit simplement d'anémie cérébrale:

— Le cas n'est pas grave, n'est-ce pas ?

— Je partage entièrement votre opinion.

— Votre opinion est donc la même que
la mienne ?

Au revoir, mon cher confrère. Au revoir, mon cher confrère.
 Quarante-huit heures plus tard, Muraillon

tuait sa femme et ses quatre enfants. Le « cas » était peu grave, on le voit...

la mienne

Tout à fait.

De l'avais bien dit.
Pourquoi ne l'a-t-on pas interné?
C'est bien ce que je me demande.
Pourtant le D^r Dumas avait dit qu'il

C'est abominable

A dix heures, Muraillon était interné.

dernier par deux autres medecins, l'un de Fontenay-le-Comte, l'autre de Niort. Alors, chose extraordinaire, ces deux autres médecins conclurent que l'interne-ment de Muraillon n'était pas nécessaire et que le fermier n'était pas du tout dangereux. On va voir quel curieux diagnostic ils venaient de rendre en décrétant cela, un diagnostic qui condamnait simplement à mort cing personnes!

mort cinq personnes!

Le maire du pays, M. Millet, en apprenant la décision prise par les deux confrères du D' Delmas, ne put s'empêcher de

— S'ils trouvent que Muraillon n'est pas fou, c'est qu'eux-mêmes le sont! Ce à quoi son secrétaire, M. Caland, répondit :

Pourvu qu'ils n'aient point à s'en

Il ne croyait pas si bien dire...

:: ::

C'est dans la nuit de mercredi à jeudi que l'effroyable tragédie se joua, mais on

que l'effroyable tragedie se joua, mais on en eut connaissance que vers six heures du matin, dans les circonstances que voici;

Le jeune Paul Olivier, fils d'un voisin des Muraillons, était en train de relever un tas de fumier lorsqu'il vit le fermier sortir de chez lui et, tout de suite, il frémit : l'homme était couvert de sang, de la tête aux pieds et il marchait en titubant, pous-sant de sourds gémissements.

aux pieus et li liaterial en trubait, pous-sant de sourds gémissements.

— Vous êtes blessé ? cria Paul Olivier.

Mais Marcel-Onésine Muraillon ne répon-dit pas à cette question et, d'une allure saccadée, se dirigea vers la maison de sa

— Ah! çà, que se passe-t-il donc? Pressentant un malheur, le jeune homme se précipita vers la demeure de ses parents

appeia:
 Papa, descends vite, il y a sûrement quelquechose chez le « fou ».
 M. Olivier sortit de chez lui et c'est alors qu'il rencontra M™° Jardin qui, l'air complètement affolée, se rendait, elle aussi, à la Bernerie.

C'est affreux, c'est affreux ! lui dit la vieille femme.

— Quoi donc?

— Marcel vient de venir me réveiller et m'a dit, dès que je lui ai ouvert la porte :

« — J'ai tout tué à la maison, tout tué. Tuez-moi donc maintenant, tuez-moi donc.

Pourvu qu'il n'ait rien fait de mal!
 Espérons-le, murmura M. Olivier, pas

très rassuré au fond. Lorsqu'ils arrivèrent à la ferme, Mme Jardin et son voisin virent que le fou y était revenu: il se promenait dans la cour de la ferme, de long en large, en poussant de sourds gémissements, et l'arrivée des nou-veaux venus parut le laisser complètement indifférent

En tremblant, la grand'mère poussa la porte de la maison et, tout desuite, poussa un long cri d'horreur en se cramponnant au bras de M. Olivier.

Ah! l'épouvantable spectacle qui s'of-frait à leurs yeux, l'épouvantable, l'indes-criptible spectacle! Du sang, du sang par-tout! Par terre, sur les murs, au placard! Tout était rouge, rouge...

— J'ai tout tué, avait annoncé Marcel-Onésime Muraillen

Onésime Muraillon.

Il n'avait pas menti :
Dans la première pièce, le petit Maurice était étendu sur le grand lit, la tête affrensement broyée ; par terre, les cadavres de sa mère et de sa petite sœur Jeanne, le Mes petits, mes petits! hurla Mme

Jardin.

Soutenue par M. Olivier, elle eut cependant la force de passer dans la chambre voisine: le même carnage s'y était produit!

La minuscule Madeleine avait été enlevée de son berceau et tuée sur le sol; l'aînée,
Anne-Marie, assassinée dans son lit.

L'arme du crime un rondin de cerisier.

Anne-Marie, assassinée dans son lit.

L'arme du crime, un rondin de cerisier, long de plus d'un mètre et gros comme le bras, gisait à terre, maculée de sang et de matière cérébrale.

— Mes petits, mes petits! dit encore Mme Jardin.

Mais, cette fois, elle perdit connaissance...

— Au secours! appela M. Olivier.

Déjà deux autres voisins, alertés par

deux autres voisins, alertés Paul Olivier, accouraient. L'un d'eux, après avoir été mis au courant du drame, s'en fut donner l'alarme et revint bientôt sur les lieux, accompagné de M. Caland, le secrétaire de la mairie.

Le fou était toujours dans la cour, con-tinuant son inlassable promenade.

— Il ne faut pas le laisser ainsi, décida
M. Caland, si une nouvelle crise le pre-

Trois hommes courageux, presque tout le village était là maintenant, le saisirent par derrière et eurent tôt fait de le ligoter. Muraillon ne protesta d'ailleurs pas. Il se contenta de répéter en gémissant :

— J'ai tout tué à la maison, j'ai tout

tué. Pourquoi ne me tuez-vous pas aussi, puisque je vous dis que j'ai tout tué? Il portait à la tête des plaies profondes,

Une réapparition très attendue...



Me Desbons, qui, à l'occasion du procès: des Oustachis, à Aix-en-Provence, fut rayé du Barreau et qui fut ensuite réintégré dans le corps des avocats où sa prestance et sa maî-trise font autorité, a défendu aux Assises de la Seine le Marocain Mohammed Chésadi, meurtrier d'un compatriole, qui fut condamné à dix ans de réclusion et cinq ans d'inter-diction de séjour. (Rap.)

Les "Terreurs" qui tapent et qu'on tue...



Stellio Chamourat, boxeur et garçon de café, à Paris, avait prêté de l'argent, 150 francs, à André Messner, dit « le Taloué », une « terreur ». La « terreur » ne rendait jamais l'argent. Stellio Chamourat le tua d'un coup de revolver, après une discussion orageuse. Bien noté, Cha-mourat (vu, ici, avec sa femme, lors de son mariage... en prison) aétéacquitté aux Assises de la Seine. (Rap.)

UN AFFREUX DRAME EN VENDÉE

GEO GUASCO.



Devenu soubilement, un cultivaleur de la Vendée a tué sa semme et ses quatre ensants, a la ferme de la Bergerie (sur notre cliché). (F. P.)

L'aventure de M. Aimable.

Loulou est marchande de fleurs au

A l'imitation de certaine « môme » qui, dit-on, grimpa sur les planches d'un music-hall pour avoir su montrer le haut de ses jambes avec opportunité a un connaisseur en lui disant le mot de Cambronne, Loulou recherche toutes les occasions qui pourront lui permettre aussi de gravir les degrés de l'échelle sociale en offrant le même spectacle

l'échelle sociale en offrant le même spectacle et en usant de semblables interjections.

Le vrai, c'est que la jeune fille est une ravissante petite créature habillée d'un chiffon, mais, par contre, chaussée à ravir.

Son pied mignon devrait seul lui procurer la fortune et la gloire s'il y avait une justice en ce monde. Hélas, hélas! la justice, c'est, aujourd'hui, pour Loulou, cette chambre correctionnelle qui va probablement faire de la délicieuse enfant une condamnée de droit commun, tout cela parce qu'elle est mal tombée. mal tombée. Histoire lamentable et comique à la fois,

histoire bien parisienne aussi.

Donc Loulou exhibait la «balle violette» pas chère et les «reuses maïfiques » aux abords de la station de métro Saintaux abords de la station de metro Sant-Germain-des-Prés, sans grand succès depuis plus d'une heure, quand un monsieur très bien : moustache blanche, gants beurre frais, décoré... et tout, s'arrêta dans sa marche de flâneur pour suivre d'un œil amusé les allées et venues de la petite mandale. marchande.

marchande.

Appuyé des mains sur le pommeau de sa canne, les jambes un peu écartées, il serait, mon Dieu, peut-être encore dans cette position à la fois admirative et reposante, si Loulou, qui n'avait rien perdu de l'intérêt qu'on lui portait visiblement, ne s'était décidée à rompre les chiens, à sa manière.

Fonçant tout d'un coup sur l'observa-teur, elle lui porta une botte qui, pour n'être pas de roses, n'en devait pas moins produire un effet bœuf.

produire un effet bœuf.

— Ben quoi, jeune homme, c'est-y qu'vous êtes sangé en estatue ou que j'vous ai tapé dans l'œil au point d'vous enlever la force ed'remuer pied et patte?

— Mademoi...moise...lle, bégaya le monsieur suffoqué, je... je... mettais toute mon at...tention à vous regarder par...ce que, plus jolie encore que vos fleurs, vous... vous.

- C'est bon. Combien que vous en voulez de beuttes de mes reuses? Quatre, cinq? Tenez, j'en ai encore six... Pour vous, ça sera trente francs au lieu de vingt-quatre à cause de votre air de vouloir m'déshabiller en vous suçant les bacchantes

Je prends les bottes qui vous restent, si vous acceptez de les porter chez moi, répondit le monsieur redevenu maître de lui.

Vous demeurez loin?
A Auteuil, Mais j'offre la voiture.
Hum! je vous vois venir.
Et nous passerons par un magasin de ma connaissance pour y acheter une petite robe... Imaginez-vous, mademoiselle, que je meurs d'envie depuis ce matin de pro-mener une jolie fille en camarade... oui, en bon camarade... Nous ferons des galipettes comme des collégiens en vacances et vous verrez que j'ai le cadeau facile... Vous verrez, vous verrez...

Loulou, voyant ses prières au démon de l'arrivisme enfin exaucées, ne douta pas un instant d'Aimable, petit nom qui fut glissé en même temps qu'un bras sous le sien, pendant le trajet du trottoir à la station des taxis

Certes, elle se doutait bien que le camarade prendrait des privautés pour son argent, mais ce qui importait, c'était la petite robe et les accessoires qui seraient

ajoutés, par surcroît. M. Aimable ne démentit pas les espérances fondées sur sa bourse. Il ne prit qu'un baiser pour se payer de la toilette en crêpe marocain, se contenta d'une caresse au titre de la fourniture des « Charles IX » à talons Louis XV achetés rue François-I*r et qui rendirent Loulou heureuse comme une reine.

On dîna ensemble le plus gentiment du monde et la fête continua fort avant dans

Pourtant, sur les deux heures du matin, on avait toujours les six bottes de « reuses » dans la voiture et on n'avait pas encore eu temps de se rendre à Auteuil chez mable. Celui-ci manifesta le désir de faire dodo.

vec moi? fit Loulou. Dame! vous n'allez pas me quitter à prendre la fuite. Napoléon l'a dit : « En amour, la seule victoire, c'est la retraite. » Hélas! elle m'était coupée. Deux gaillards, se doutant de ce qui allait arriver, me retinrent, et avec des coups de poing et des menaces m'obligèrent à réintégrer la pièce d'où je ne voulais que sortir.

— Monsieur s'est jeté sur nous la canne haute, il nous a frappés! affirme l'un des prévenus qui, avec Loulou et deux autres, forme le groupe des coupables.

— En réalité, vous vous êtes tous moqués

En réalité, vous vous êtes tous moqués du plaignant, et il n'a pu quitter le bar qu'après avoir fait un cadeau de cinq cents francs à la fille Loulou, achève M. le président. Mais ce cadeau n'a-t-il pas été

- Le numéro 3, monsieur le président s'empresse de rectifier le petit jeune homme.

- Cela demande une explication.

- Elle est simple. Il y avait d'abord le monsieur qui paie le loyer, ensuite celui qui solde les toilettes. Et vous

Oui, moi, quand les deux autres n'y étaient point. En somme, un roulement fort bien organisé. Mais le tribunal ne vous demandera pas la nature de votre tribut person-

nel, rassurez-vous. On le saura cependant, car la plaignante

contre saula cependant, car la plaignante enonce, vindicative :

Ge n'est pas ce qu'il m'a jamais offert qui me donnera une indigestion.

A quoi M. le président réplique par un sourire nuancé, plein de sous-entendus

Mais nous en venons au délit, après cette courte explication dans le domaine de la

Voyons, V..., il s'agit de coups dont vous auriez gratifié la plaignante à plusieurs reprises. Il y a des certificats médicaux. Des traces dûment constatées... Reconnaissez-vous 2... J'ajoute que votre adversaire s'est constituée partie civile et qu'elle réclame un franc de dommages et intérâts. intérêts.

Malgré la précision de l'accusation, on voit le jeune Raymond sourire avec de brefs tressaillements bien peu de circonstance.

L'affaire est bien montée, monsieur

dit-il lorsqu'il a fini de s'égayer.

— Que voulez-vous dire ?

C'est que j'aurais préféré précisément ne pas le dire...
Et encore?
Il s'agit de... secrets d'alcôve. Aussi, voyez-vous le galant homme que j'ai la prétention d'être assez embarrassé.
Et lorsqu'enfin sommé de fourir une

Et, lorsqu'enfin sommé de fournir une explication il lui faut bien se soumettre :

Monsieur le président, il s'agit d'un véritable cas de conscience. Depuis bien des jours, je me suis demandé s'il ne valait pas mieux me montrer beau joueur et me laisser candamner. Mais je suis joueur et me laisser candamner. pas meux de montrer beau joueur et me laisser condamner. Mais je suis jeune, une peine, si minime soit-elle, peut compro-mettre mon avenir. Je parlerai donc... Nous avons été Mademoiselle et moi fort amou-reux l'un de l'autre. Décidé à être sincère jusqu'au bout, j'ajouterai que, si j'avais consenti, ma maîtresse m'aurait entretenu, et confortablement et confortablement.

C'est faux, entend-on du côté de la partie civile.

partie civue.

... Je ne discuterai pas ce point délicat. Aujourd'hui; nous sommes brouillés...
à mort. La haine est d'un côté et le désir de
ne pas être injustement châtié seul m'anine pas être injustement châtié seul m'ani-me... Pourquoi mon ex-amie exigea-t-elle un jour de moi des actes que j'estime degradants? Je l'ignore. Elle s'était acci-dentellement trouvée mêlée à un groupe de sadiques, qui, après l'avoir initiée aux mystères de la flagellation, lui donnèrent l'envie de poursuivre avec moi ce jeu ridi-cule. Je lui signifiai un refus catégorique. Elle parut s'en accommoder; la brouille légère qui s'en était suivie se dissipa, nous reprimes notre existence coutumière. Héreprimes notre existence contumière. Hé-las! pas longtemps, car je ne tardai pas à remarquer sur le corps de ma maîtresse de nouvelles traces de coups, des cicatrices, de véritables blessures, preuves d'un retour à son infâme passion. Des scènes de plus en plus graves s'ensujvirent. Inserviran jour par plus graves s'ensuivirent. Jusqu'au jour où elle me cria: «Eh bien! puisque tune veux pas me battre, je me plaindrai à la Justice et t'accuserai de m'avoir mis le corps en sang! »

Logique féminine! murmure le substitut, reveur,

stitut, rêveur.

Je m'élève avec vigueur contre ce mensonge flagrant, énonce la plaignante.

J'ai versé aux débats (Dieu! qu'elle parle bien la langue juridique, la charmante enfant), j'ai versé aux débats des certificats médicaux signés de médecins comus.

Je ne suis pas assez idiote ni eux assez peu clairvoyants pour risquer.

clairvoyants pour risquer...

— Mademoiselle, vous parlerez tout à l'heure, l'arrête le président.

Et au prévenu, repris par son hilarité

douce

Je pense que vous pourrez faire la preuve de vos accusations.

Mon avocat possède une lettre que

j'avoue franchement avoir détournée, dans laquelle un de ces « cinglés du fouet », si j'ose dire, enfin un amateur, convoque Pierrette à une séance. Les termes en sont

un peu voilés, mais pour un connaisseur...

Le tribunal se récuse, monsieur. En cette matière, il déclare tout net n'y rien entendre.

— On pourrait alors nommer un expert, suggère le défenseur de V..., brandissant la fameuse lettre.

Mais non, les termes voilés se dévoilent

le mieux du monde, grâce au sympathique avocat, fort versé, du moins littérairement; dans les langages des sociétés occultes et

Et, en dépit de ses certificats médicaux, évidemment tracés avec la meilleure foi du monde, mais d'après les déclarations et les plaintes de la bénéficiaire et cliente, celle-ci s'en ira déboutée. Et, peut-être aussi dégoûtée de cette

justice qui ne marche pas toujours dans les petites combinaisons vengeresses et prononce par surcroît des attendus pleins de menaces à l'égard des calomniatrices.

cette heure, pour que le loup vous mange.

Le fait est que le loup est plus dangereux que vous, mon petit père... Seulement, avant de rentrer, puisque vous en avez envie, on va encore aller vider une coupe de mousseux chez Clodomir.

Ce qu'est Clodomir ? Un très modeste bar d'une rue voisine des Halles. M. Aimable, à la vue de cet établissement, crut bon de rentrer sa pochette de soie et de retirer ses gants pour ne pas faire tache parmi les habitués

— Ah! il faut que je vous ale dans la peau! osa-t-il soupirer, brûlant ses « trans-atlantiques », à l'oreille de Loulou, une fois attablé dans l'arrière-salle de Clodomir.

 Des potes, mon chéri, et tous dans la botanique. C'est eux qui me ravitaillent en marchandise. On pourrait même dire qu'ils travaillent dans le gros. Ils m'aiment bien,

tu vas voir. tu vas voir.

Ce que, vit M. Aimable dépassa légèrement les bornes de la bienséance... Il vit Loulou passer des genoux d'un grossiste à celui d'un autre, parler à l'oreille de chacun et, avant d'avoir pu comprendre ce qui se passait, il se trouva invité, abreuvé de boissons diverses, puis prié de monter à l'étage au-dessus pour continuerla « nouba ».

Brusquement, messieurs du tribunal, rapporte cet homme de bien, je me trouvai

rapporte cet homme de bien, je me trouvai, sans savoir comment, seul dans la pièce où l'on m'avait introduit avec les autres et je perçus, à travers la cloison qui me séparait perçus, à travers la cloison qui me séparait de la chambre voisine, des bruits extraordinaires. Il est vrai que le vin m'avait troublé. Mais je repris tout mon bon sens lorsque, la lampe s'étant éteinte, je reçus de la lumière par une sorte de verrière occupant la partie supérieure de la cloison. Au bout d'une dizaine de minutes, les bruits d'à côté devinrent si compréhensibles que les perégistai pas à la tentation de sibles que je ne résistai pas à la tentation de voir. Une chaise me permit d'atteindre le vasistas commun, et je vis... Je vis Loulou en chemise, étendue sur un lit à la vérité assez malpropre, entre deux de ses amis du bar et les laissant se conduire avec la der-nière des hordiesses

nière des hardiesses.

« Elle riait et lançait par saccades des

phrases de ce genre :

"— Tu veux m'embrasser ? Eh bien! vasy, Julot! Je mettraiça sur la note d'Aimable. Et toi, Victor, tu as envie de moi! Eh bien, ne te gêne pas! Tu seras plus plaisant qu'Aimable dans ce genre d'opération.

place? Il aurait éclaté. J'éclatai donc, messieurs du tribunal, et, me précipitant vers la porte, je résolus simplement de

extorqué à l'aide de menaces et de sévices ?

Toute la question est là.

M. Aimable prétend avoir été mis au pied du mur et obligé de casquer sous peine d'être roué de coups. Les inculpés, Loulou en tête, affirment qu'il put s'isoler avec la petite marchande et lui remit la somme au moment de prendre congé, dans les meilleurs termes. Comme « de bien entendu », le patron du bar-hôtel n'a rien vu, rien entendu, et les agents alertés par M. Aimable, dès son évasion, n'ont plus retrouvé dans la salle que Loulou flanquée des trois a botanistes a que pour volver. des trois « botanistes » que nous voyons au banc des prévenus libres.

Les antécédents de ces messieurs contrebalancent le manque de preuves utiles à établir leur entière culpabilité.

— Vous étes donc capables du fait, leur discourse de la contrebation d

dira le président. Trois mois de prison à

chacun La fille V..., dite Loulou, s'en tirera avec quinze jours de la même peine, en raison de la virginité... de son casier judiciaire.

Des « coups » et des couleurs...

Min Pierrette X... vit du commerce de ses charmes. Mais il faut reconnaître qu'elle opère avec beaucoup de doigté, de circonspection. C'est une petite femme aux che-veux pâles, aux yeux durs, pleine de distinction et qui parle avec lenteur, comme les gens sérieux en affaires, convaincus de la

valeur de leurs arguments.

Mile X... traîne devant les juges un jeune homme non moins élégant qu'ellemême, un des derniers snobs d'une époque près de disparaître, mais qui doit cacher sous une apparence de manneaux d'étales. sous une apparence de mannequin d'éta-

Le sieur Raymond V... n'a en effet que des moyens d'existence fort vagues : un vieil oncle de province qui lui sert une pension, paraît-il, et quelque chance au noble ieu de poker jeu de poker.

Cependant, note M. le président, vous Cependant, note M. le président, vous n'avez jamais été condamné, les renseignements de votre hôtelier sur vous ne sont pas mauvais encore que vous ne soyez pas un client très régulier dans ses paiements...

— Si mon oncle l'était dans ses envois d'argent, je le serais moi-même vis-à vis de mes fournisseurs, réplique le prévenu.

— Admettons-le. D'ailleurs la question n'est pas la. Vous viviez avec Mademoiselle?

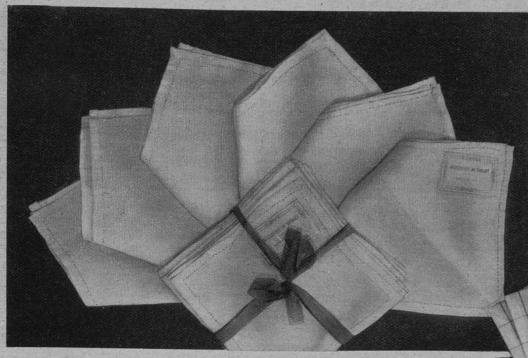
— Oh! pas complètement.

Oh! pas complètement,
Oui, chacun chez vous, mais, enfin,
vous étiez son ami en titre ?



Ils ne sont pas encore réformés

A Ontario, l'Administration canadienne a organisé un « centre de réforme » où l'on s'efforce de ramener au bien par le travail un certain nombre de condamnés qu'une commission spéciale estime rééducables. Il faut croire, cependant, que dépensés, ces derniers temps, dans ce but philanthropique n'ont pas donné les résultats qu'on souhaitait. En effet les pensionnaires de ce centre se sont révoltés au nombre de sept cent soixante-dix neuf, ont chassé leurs gardiens et, après avoir mis le feu aux bâtiments, se sont enfuis. On estime les dégâts à 20 0000 dollars. Quant aux fugitifs, que la police a dû poursuivre un à un, ils ne semblent pas encore « réformés ». (I. N. P.)



PRIME Nº 1

AU CHOIX :

Prime no 1. - DOUZE MOUCHOIRS BLANCS en fine toile pur fil de Cholet, ourlés à jours.



PRIME Nº 2.

Prime nº 2. - UN PORTE-MINE Prime nº 3. - SIX TORCHONS WAHL-EVERSHARP à mine rentrante. ébonite marbrée de couleur.

VERRIÈRE mi-lin, liteaux rouges $(0^{m},60\times0^{m},80)$.

URINAIRES

le premier

DÉPOSÉE

Cystite, urétrite, écoulements, goutte

militaire, hypertrophie de la prostate

Pageol antiseptique urinaire RAJEUNIT LA PROSTATE CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes,

Paris.- Rens. gratuits. Ec. service 605P0.

ARTICLES D'HYGIENE

VÉRIFIÉS, CONTROLÉS, GARANTIS

RECOMMANDÉ: "Latex" invisible et "Soie chair" lav. CATALOGUE illustre tous articles intimes, cacheté fco. ENVOIS rapides, recomm. sons marque apparente. PORT: France et Colonies: 2 frs. - Etranger: 5 frs. PAIEMENT per mandat (Contre remb.: frais 3 frs). Pas d'envoi contre remb. à l'Etranger.

BELLARD - P - THILLIEZ

Pour recevoir l'une de ces primes, joindre au montant de l'abonnement, pour frais de port et d'emballage, 1 fr. 25 pour les primes nº8 1 et 2 et 3 fr. 30 pour la prime nº 3.

VOIES

RELIEUR de " POLICE-MAGAZINE

GARDEZ AVEC SOIN VOS NUMÉROS EN UTILISANT NOTRE RELIEUR Établi pour contenir 52 numéros et dans lequel les journaux sont fixes sans être ni collés ni perforés. Les fascicules ainsi reliès s'ouvrent complètement à plat.

Ils peuvent être ENLEVÉS et REMIS à VOLONTÉ

Prix:

En vente à nos bureaux. 12 fr. | Envoi franco: France...... 14 fr. 50

Étranger...... 18 fr. 50

Adresser commandes et mandats à l'Administration de "POLICE-MAGAZINE" 3, rue Taitbout,

PARIS (IX*).

AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

Docteur PRÉVOST

PRIMES GRATUITES

OFFERTES AUX ABONNÉS

de "Police-Magazine

habitant la France ou ses Colonies (Consulter notre tarif d'abonnement, page 14.)

PRIME Nº 3.

des OUVRAGES RÉALISÉS sur LA VIE SEXUELLE

Le Volume : 30 trancs Demandez-le à votre libraire qui vous le procurera

Envoi franco contre la somme de 30 fr. adressée aux Éditions Générales, 5, rue Michel-Charaire, Sceaux (Sei

Aucun envoi contre remboursement.

SÉDUCTION LISEZ, CETTE SEMAINE, DANS DÉBUTS

par Pierre THIBAUT illustré par BERTHOMÉ SAINT-ANDRÉ



32 pages en héliogravure. — Tous les samedis EN VENTE PARTOUT: 1 fr. 50

En utilisant le PETIT COURRIER de SÉDUCTION ce que vous cherchez.

INIURE GRAVE

Un de nos avocats aujourd'hui célèbre

Un de nos avocats aujourd'hui celebre raconte volontiers cette histoire qui date de ses débuts au barreau.

Un jour, il reçoit la visite d'un nouveau client qui lui dit vouloir porter plainte pour injure grave contre un des voisins et lui demander des dommages-intérêts.

— Quelle injure vous a-t-il adressée?

demande l'avocat.

— Eh bien, voilà! Un jour où nous avions eu ensemble une discussion, il m'a appelé: « Espèce de vilain ouistiti! »

— Ah! Et quand vous a-t-il appelé de la sorte?

sorte Il y a trois ans, exactement trois ans

et six semaines.

— Trois ans! Mais pourquoi avez-vous attendu si longtemps pour vous formaliser de cette expression?

— C'est seulement hier que j'ai vu pour la première fois un ouistiti!

En chemise et pieds nus

L'ANCIEN préfet de Police Lépine était le seul fonctionnaire de la République pouvant se vanter d'avoir vu officiellemant, en service commandé, les pieds de Waldeck-Rousseau, président du Conseil.

Ce fut dans la nuit du 18 au 19 septembre 1800 le carrelle print lui appanence, à 4 heures

1899, lorsqu'il vint lui annoncer, à 4 heures du matin, la reddition du fort Chabrol, où

Jules Guérin et ses partisans tenaient, de-puis 37 jours, la police en échec.

Waldeck-Rousseau ne prit pas le temps de se vêtir et, au saut du lit, écouta en chemise et pieds nus, le rapport de son préfet de Police.



ACCORDÉONS Instruments de Musique Vente directe du fabricant aux particuliers · Plus de

Million Clients andez de suite notre catalogue français gratuit

POLICE - MAGAZINE

3, rue Taitbout, PARIS (IX°) Téléph.: Taitbout 59-68. - Compte Ch. Post. 259-10, R.C. Seine 64-345.

MEINEL&HEROLD, Markhausen 510 (Tch.-Slov.)

HYGIENE 55, Rve Notre-Dome-de-Lorette, PARIS-9* Maison de confiance, la plus ancienne, la plus connue Magasins ouverts de 9 à 19 heures. (Vente discrète) Même maison: 22, Faubg. Montmartre (g* boulevard)

Direction - Administration - Rédaction

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

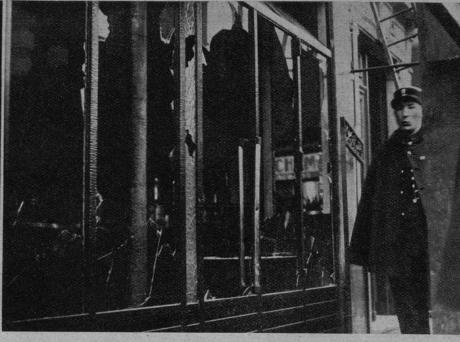
Le Gérant : J. ABEILLÉ.

7674-36. - IMPRIMERIE SPÉCIALE DE " POLICE-MAGAZINE '

POLICE-MAGAZINE



De sanglantes bagarres qui firent cinq morts et des centaines de blessés ont éclaté à Clichy, où une réunion de membres du parti social français fut considérée par les communistes comme une provocation. La moitié de la nuit, la fusillade crépita aux abords de la mairie de Clichy.



Nos photos montrent (à gauche) un groupe de gardes mobiles cachés derrière le car qui les amena, alors que pleuvent sur eux les projectiles. A droite : La devanture d'un café complèlement saccagé au cours des échauffourées. (Rap. et K.)



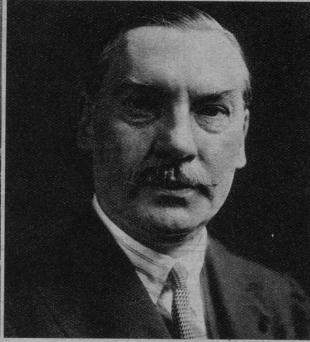




Suite de notre reportage sur les bagarres de Clichy : M. Blumel (à gauche), chef de cabinel de M. Léon Blum, atteint de deux balles dont l'une principalement à l'aine, est hospitalisé à Lariboisière, où son état fut jugé sans gravité. Au centre, M. Marx Dormoy, ministre de

l'Intérieur, arrive sur les lieux de la collision. Ses paroles d'apaisement ne seront nullement écoutées. A droite : Un agent qui a été blessé à la tête et à la bouche par un morceau de fonte va gagner l'hópital. (I. P. K. et A. G. P).







Un drame bien inattendu a suscité une grosse émotion à Paris. Comme M. de Chambrun, ex-représentant de la France à Rome, allait prendre le train, une femme tira sur lui des coups de revolver, l'atteignant à l'aine. Il s'agissait de la femme Corabœuf, dite Magda de Fontanges, aventurière qui se prétend journaliste. Très liée, à Rome, avec une personnalité politique ila-

lienne, la femme Fontanges avait été écartée de cet homme, et de l'Italie, prétendait-elle, par M. de Chambrun. La blessure n'est pas grave. A gauche : La femme Corabœuf-Fontanges avec son avocat. Au centre : M. de Chambrun. A droite : L'incarcération de la « pistolera ». (1. P. et Rap.)